Bayerische StaatsBibliothek
Münchener DigitalisierungsZentrum Digitale Bibliothek

Werther

Le nouveau Werther

Neuchatel 1786

P.o.germ. 1583
urn:nbn:de:bvb:12-bsb10123034-6

P. O. germ. 1583

rm.
53

au

er

~~Sch. Bl. deutsche. pag. 691.~~

J. Agern

1583

LE NOUVEAU WERTHER,

IMITÉ DE L'ALLEMAND.

A NEUCHATEL,

De l'Impr. de JEAN-PIERRE CONVERT.

Et se trouve

Chez JÉRÉMIE WITEL, Editeur.

1786.

57

P. o. germ. 1583
BIBLIOTHECA
REGIA
MONACENSIS.
Bayerische
Staatsbibliothek
München
B6

A MADAME

DE CHARRIERE,

DE THUILL,

NÉE BARONNE

DE ZUEIL.

MADAME.

L'INFORTUNÉ Werther *a bien fait verſer des larmes, Vous ne l'avez pas lu ſans attendriſſement, Vous vous êtes intéreſſée à la malheureuſe deſtinée de cet honnête jeune homme ; la Femme*

vertueuſe qui cauſa ſes égaremens, *a eu part auſſi à Votre admiration. Pourquoi craindrois-je de le faire paroître ſous Vos Auſpices*, *avec l'eſſai d'un auteur moderne*, *qui a voulu habiller* Werther *à la françoiſe*, *& qui*, *après quelques efforts*, *eſt équitablement convenu que le coſtume de M. Goethe lui étoit plus naturel.*

C'eſt donc avec le plus profond reſpect, Madame, *que je Vous fais hommage de cette nouvelle édition; daignez l'agréer avec indulgence. Une Femme douée de toutes les graces de ſon Sexe*, *& d'un mérite diſtingué fut l'innocente cauſe de la fin tragique du Héros de M.* Goethe. *A qui pourrois-je m'adreſſer mieux qu'à Vous*, Madame, *pour faire revivre avec gloire dans la poſtérité cette touchante victime de la vertu & de l'amour. L'opinion ſouvent injuſte*, *mais toujours en crédit*, *a fait de* Werther *un ſuicide odieux*, *& de ſon Auteur*,

comme le dit un fanatique de Carlsruh: « Un malheureux, qui présente comme » perfections des imperfections enve- » loppées avec esprit, qui excite au mal » l'innocence, & travaille à la ruine de » ses concitoyens & de leur descendans, » &c. » *Ces imputations extravagantes tomberont, le mépris & l'indignation seront le juste partage de leurs auteurs, lorsqu'on verra un Nom aussi respectable que le Vôtre à la tête de ce livre; & quels préjugés ne s'évanouiroient pas à l'aspect de cet Egide!*

Je vous dois, MADAME, à plus d'un titre ce témoignage public de mon respectueux dévouement. Permettez que j'ose dire que Vous devez votre protection à Werther, *Vous, l'ornement du Sexe aimable dont il fut idolâtre, qui réunissez à cette sensibilité, qui est le plus beau don du ciel, la connoissance la plus profonde du cœur humain, & possédant toutes les vertus, savez les orner des plus rares talens.*

Vous, MADAME, *auriez été le choix de l'Auteur lui-même, autant pour se faire respecter de ses ennemis, que pour assurer le succès de son ouvrage. Puisque j'ai un bonheur qu'il n'a pas eu, pardonnez à ma témérité, qui m'engage à ne pas perdre cette occasion, de me dire avec le plus profond respect,*

MADAME,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,

JÉRÉMIE WITEL.

AVIS DE L'ÉDITEUR

De cette nouvelle Édition.

J'AVOIS annoncé une imitation de Werther par M. le Marquis de Langle. En effet, l'auteur du *Voyage en Espagne* a commencé, comme on s'en appercevra, ce nouveau Werther; mais à mesure qu'il continuoit ſon ouvrage, reconnoiſſant avec équité que l'auteur & le traducteur, ſur leſquels il travailloit, n'avoient rien laiſſé à glaner à leur émule, il m'avoua qu'il renonçoit à ſon nouveau plan, & qu'au contraire il ne falloit changer ni le ſujet, ni le ſtyle de cet ouvrage. Les premieres feuilles étant imprimées, le découragement de M. le Marquis de Langle ne paſſa

point jusqu'à moi ; & tout en pratiquant son avis, en suivant à la lettre son inimitable modele, je n'ai pas moins laissé subsister l'essai de M. de Langle. Loin d'y trouver de l'inconvénient, j'ai pensé que le Public ne seroit point fâché de juger ces Illustres Rivaux, & sans doute d'approuver la retraite honorable de M. de Langle; qui, ce me semble, acquiert autant de gloire à rendre justice au mérite de M. Gœthe & de son excellent Traducteur, comme celle de ces deux derniers s'augmente par cette victoire.

Si le sujet eût été neuf, je ne doute pas (& personne n'en doute) que M. de Langle, le traitant à sa maniere originale, n'y eût mis tout l'intérêt qu'inspire le Werther de M. Goethe, en en

prenant la cataſtrophe ſeulement; mais le ſujet n'étant plus vierge, & étant rendu dans toute ſa perfection, il n'eſt pas étonnant que la plume ſoit tombée de la main de celui qui vouloit faire mieux.

Les changemens de M. de Langle dans les premieres feuilles ne nuiront point à l'ouvrage, le lieu de la ſcene eſt changé, tout ſe paſſe à Neuchatel ou aux environs; les noms ont été auſſi changés; j'ai été obligé d'adopter ces divers changemens pour la ſuite de l'ouvrage; Werther manquoit, les éditions qui s'en ſont faites, ont été enlevées, même la pitoyable traduction, intitulée: les *Souffrances du jeune Werther*, qu'il eſt impoſſible de lire ſans dégoût.

J'eſpere que le Public accueillera avec le même empreſſement cette nouvelle édition, moins chere, & j'oſe dire, plus correcte que celle de Maeſtricht, qui l'emporte cependant ſur toutes les autres, & qui m'a ſervi de copie.

Je laiſſe ſans la moindre altération les deux préfaces de l'Auteur & du Traducteur. Que pourrois-je ajouter à ce que ces deux hommes ſenſibles ont dit de cette admirable production? Le lecteur qui a de l'ame, n'a pas beſoin d'être prévenu; qu'il liſe, on n'a rien à dire aux autres. Werther... ton amante... ſon époux, quels noms chéris! ils vivront, avec les noms de ceux qui les ont fait connoître, tout le tems que l'Amour & la Vertu auront des Autels parmi les hommes!

PRÉFACE

DE L'AUTEUR.

J'ai rassemblé avec soin tout ce que j'ai pu trouver des mémoires de mon déplorable ami. Je vous le présente ; vous m'en remercierez, je le sais. Vous admirerez, vous aimerez son caractere, & ne refuserez pas des larmes à son sort.

Et toi, homme sensible, qui souffre les mêmes peines, que ses malheurs te consolent, & que ce livre soit ton ami!

PRÉFACE

DU TRADUCTEUR.

L'OUVRAGE dont je préſente la traduction au public, a eu le plus grand ſuccès, & a cauſé une fermentation générale. On a pleuré, on a écrit, on a imité, on a parodié, on a diſſerté, on a prêché même. La célébrité de cet ouvrage, la profonde impreſſion que ſa lecture a faite ſur moi, les ſecours que m'offroient les circonſtances, m'ont engagé à haſarder une entrepriſe difficile. Malgré ces raiſons, je l'aurois peut-être même regardée encore comme trop au-deſſus de mes forces, ſi des motifs parti-

culiers ne m'avoient décidé, ſi je n'avois éprouvé. . . . Le Traducteur de Werther pouvoit-il avoir un cœur de marbre ?

Vous qui ſavez aimer, qui, après vous être attendris ſur les douleurs de Clariſſe, courez protéger l'innocence, & défendre la vertu : hommes humains & courageux, c'eſt à vous que je conſacre ces feuilles !

Et toi, le plus bel ouvrage de la nature ! Sexe aimable & tendre, après avoir honoré de quelques larmes les malheurs d'un infortuné, daigne ſourire à des travaux entrepris pour te plaire.

Pour vous, hommes froidement ſenſés ! à qui la nature a refuſé le ſentiment, êtres im-

parfaits qui, par une fausse vanité, vous montrez fiers de ce qui vous manque, & traitez la sensibilité de foiblesse; infortunés, qui n'avez jamais goûté la douceur d'aimer & d'être aimés, ne lisez point cet ouvrage, & sur-tout gardez-vous bien de le juger, ce n'est pas pour vous qu'il est écrit.

WERTHER.

WERTHER.

LETTRE PREMIERE.

Du 10 mai.

BIEN malgré moi je t'ai quitté, mon bon ami. Pour être heureux, pour être content, j'avois besoin de te voir ; & depuis mon départ pourtant je suis plus heureux, plus tranquille.

Voilà le cœur de l'homme : il veut, il ne veut pas; il ne sait ce qu'il veut.

C'est la présence & l'amour de Justine qui me tourmentoient, & qui m'ont forcé de partir. Justine m'aima la premiere, m'aima seule : je ne pou-

vois pas l'aimer, j'aimois ſa ſœur.

Dis à ma mere que ſes affaires m'occupent; je lui en rendrai compte au premier jour. J'ai vu ma tante, qui n'eſt point méchante comme on me l'avoit dit: elle eſt au contraire douce, bonne & ſenſible. Je voulois lui baiſer ſeulement la main, elle a voulu que je l'embraſſaſſe; elle a pleuré, elle m'a mouillé les joues en m'embraſſant; elle m'a embraſſé pendant un quart-d'heure; elle m'a promis qu'en mourant elle me donneroit ſon chapelet. Ma tante eſt dévote, & ne voit rien au-deſſus d'un chapelet.

Dis à tout le monde que ma tante n'eſt point méchante, & crois, mon ami, qu'il y a moins de méchans qu'on ne penſe; plaignons & aimons ceux

qui le ſont; il n'y a point de plaiſir à l'être, on eſt méchant malgré ſoi. Par haſard nous naiſſons bons ou méchans, comme nous naiſſons par haſard dans les flancs de la femme d'un roi, ou dans les flancs de la femme d'un pâtre.

Du reſte, je ſuis très-bien ici : je ne vois perſonne, je ſuis tous les jours chez moi, j'habite un très-beau lieu; j'ai un jardin, des fleurs, des oiſeaux, de l'ombre, & chaque matin une hôteſſe charmante m'apporte un bouquet, de la crême & des fraiſes.

Adieu, mon bon ami; envoyez-moi par la premiere occaſion ma Bible & mes romans.

LETTRE II.

Du 13 mai.

Je ſuis ſi parfaitement heureux dans le ſéjour que j'habite, que ſi la béatitude intuitive n'eſt point une vaine promeſſe, le bonheur éternel ne peut ſurpaſſer le bonheur dont je jouis. A la préſence de Dieu près, au chœur des anges, à l'harmonie des ſpheres céleſtes près, tout eſt paradis autour de moi. Rien ne borne mon horiſon. Des monts, des vignes, un lac ſuperbe, des jardins, une fontaine ; tout ce qui m'entoure enfin, a quelque choſe de ſolemnel & d'auguſte. La fontaine ſur-tout, ſon eau claire & limpide, le petit mur qui l'environne, les arbres touffus qui l'obombrent, la maiſon du paſteur qui

la touche, m'attachent à cette fontaine.

Tous les matins je vais m'asseoir auprès, là je reste des heures entieres. Les jeunes filles du quartier viennent y puiser de l'eau. Hier matin je trouvai près de la fontaine une jeune servante qui avoit posé son vase *sur* le petit mur en attendant qu'une de ses compagnes vînt lui aider à le poser sur sa tête... Voulez-vous que je vous aide, mon enfant? lui dis-je... Non, monsieur, me répondit-elle en rougissant..... Sans façon... Elle arrangea son coussinet, je lui aidai à poser son vase; elle me remercia; je lui demandai son âge: elle me répondit qu'elle avoit vingt ans.

Je passe presque toute ma vie avec

des enfans ; je vais les chercher ſur la terraſſe, je les amene dans mon jardin, je leur donne des fleurs, des ceriſes ; je parſeme ma chambre d'anis, de ſucre d'orge, que je m'amuſe à leur voir ramaſſer.

Je me mêle à tous leurs jeux ; ils me diſent tout ce qu'ils penſent, tout ce qu'ils ſavent ; ils me parlent de leurs poupées, de leurs joujoux. J'ai tout plein de peine à tranquilliſer les mamans ou les bonnes qui leur crient ſans ceſſe : vous incommodez le monſieur.

Je préfere, mon ami, les enfans, au reſte de l'eſpece humaine. Je les aime pour eux, je les aime pour moi ; j'aime leurs traits, leurs geſtes, leur ſon de voix ſur-tout, & ſouvent au plaiſir d'aller à l'opéra, je préférerois celui de voir jouer & d'écouter un enfant.

LETTRE III.

Du 17 mai.

On a bien raiſon de dire, mon ami, que la vie n'eſt qu'un ſonge. Oui, éveillés comme endormis, nous rêvons, nous battons la campagne ; & voilà cette vie dont *nous faiſons* tant de cas !

Quand je vois le cercle étroit des facultés & des ſenſations de l'homme, quand je vois que toute leur énergie ſe conſume à ſatisfaire de miſérables beſoins, je plains l'enfant qui naît, je plains les hommes qui exiſtent de n'être pas morts ; & pour le bonheur du genre humain, je voudrois, pour ainſi dire, que le monde pût finir ce ſoir.

Tous nos philoſophes, tous nos ſavans maîtres d'école conviennent que les enfans ignorent pourquoi ils veu-

lent ; & que les grands enfans errent sur ce globe sans savoir, non plus que les petits, d'où ils viennent & où ils vont ; qu'ils sont conduits, ainsi que les premiers, par des verges, des biscuits ou gâteaux, ou dignités ou cordons. Cette vérité est humiliante.

Les plus heureux d'entre les hommes sont, je crois, mon ami, ceux qui vivent au jour de la journée, portent leurs poupées dans leurs bras, les habillent, les déshabillent, & s'occupent sans cesse à leur faire de nouveaux colifichets. Ce sont sans doute d'heureuses créatures. Ceux-là aussi sont fortunés, qui donnent des titres pompeux à leurs occupations puériles, & qui croient avoir été formés exprès pour faire honneur à leur espece, & pour la gloire du genre humain.

LETTRE IV.

Du 20 mai.

Tu connois mon goût pour la ſolitude ; tu ſais combien j'aime les bois, l'ombre, les vues étendues & pittoreſques : eh bien, j'ai trouvé à une lieue d'ici *un endroit charmant*, qui ſemble avoir été arrangé exprès pour moi. Sa ſituation ſur une colline eſt ſinguliérement intéreſſante ; je découvre de ma fenêtre une plaine immenſe, & le village compoſé de cinquante maiſons à peu près : là on trouve chez une aſſez jolie hôteſſe, gaie & vive, du vin, de la biere & du café ; mais ce qui vaut bien mieux que l'hôteſſe, ſa biere & ſon vin, ce ſont deux tilleuls qui étendent devant l'égliſe leurs rameaux ſur une

petite place entourée de maiſons de payſans & de granges. Je n'ai rencontré nulle part d'endroit plus tranquille & plus retiré.

La premiere fois que j'allai dans le village, c'étoit une belle après-dîné; tout le monde étoit aux champs, je ne rencontrai qu'un petit garçon de quatre ans, aſſis à terre, & qui tenoit entre ſes jambes un enfant de ſix mois, qu'il preſſoit de ſes bras contre ſon ſein, pour lui former une eſpece de petit fauteuil. Charmé de ce coup-d'œil, je m'aſſis ſur une charrue, & je m'amuſai à deſſiner cette ſituation fraternelle; j'ajoutai une jeune payſanne que j'apperçus de loin dans un verger. J'eſquiſſai auſſi un bout de haie, une porte de grange, quelques roues briſées,

& je fis un dessin d'après nature, que je voudrois bien que Greuse (*a*) s'amusât à peindre.

Adieu, mon ami. Ne crois pas m'être à charge en me chargeant de tes commissions : tu m'en donnes beaucoup ; tant mieux ; donne m'en davantage encore, & je serai content.

(*a*) Fameux peintre.

LETTRE V.

Du 25 mai.

J'ai oublié de t'achever mon récit dans ma derniere lettre. Mon deſſin fini, j'ai reſté à regarder ces deux jolis enfans; vers le ſoir, une jeune femme accourut avec une petite corbeille ſur le bras, & ſe mit à crier : Philippe, je te promets du bonbon. Nous nous ſaluâmes ; je me levai, m'approchai d'elle, & lui demandai ſi elle étoit la mere de ces deux enfans ; elle me dit qu'oui, donna un petit gâteau au plus grand, prit le petit dans ſes bras & l'embraſſa trois ou quatre fois. J'ai, dit-elle, remis le petit à garder à mon Philippe, & je ſuis allée en ville chercher du pain blanc, du ſucre & un pot pour

faire ce ſoir une ſoupe au lait à Janot. Je continuai à m'entretenir avec cette femme: elle m'apprit qu'elle étoit la fille d'un maître d'école de Neuchatel, & que ſon mari étoit allé à Londres pour recueillir l'héritage d'une tante. On a voulu lui faire tort, ils ne répondoient point à ſes lettres, il y eſt allé lui-même; je n'ai point de ſes nouvelles; Dieu veuille qu'il ne lui ſoit rien arrivé! J'en ai peur; je ſerois inconſolable, il me rend ſi heureuſe. J'écoutois cette digne femme avec attendriſſement, je la quittai à regret, & je lui donnai ſix piecettes pour acheter du bonbon à ſes enfans.

Oui, mon cher ami, quand je ne ſuis plus le maître de mes ſens, rien n'appaiſe mieux leur tumulte que la vue

d'une créature tranquille, qui voit ſans trouble & ſans regret ſuccéder un jour à l'autre, & regarde tomber les feuilles ſans autre idée que l'approche de l'hiver.

LETTRE VI.

Du 29 mai.

Il faisoit ce matin le plus beau tems du monde; je suis parti à pied pour aller dîner à trois lieues d'ici. J'espérois une journée délicieuse, je me suis trompé. Il a fait du vent, il a plu; & dans l'intervalle de la pluie & du vent, l'air brûlant suffoquoit.

Eh, mon ami, toujours des pauvres! La premiere personne que je rencontrai fut un malheureux qui, tombant il y a trois ans de dessus un toit qu'il couvroit, se cassa la jambe, & depuis ce tems-là il mendie. Point d'asyle pour les estropiés, & nous nous plaignons que les vols soient si communs. Je te l'avoue, mon bon ami, oui, si j'etois né arti-

ſan, qu'en travaillant de mon métier je me caſſaſſe un bras ou une jambe, & que ma patrie refuſât de me nourrir, je volerois.

Patrie! Qu'eſt-ce que c'eſt que patrie? Les trois quarts & demi des hommes n'en ont point. Les bêtes ſont bien plus heureuſes; elles peuvent paître, brouter; & le ſol qui les a vu naître, les abrite & les nourrit.

J'ai dîné à Boudry chez le capitaine Gorgerat qui a une petite fille charmante. Catherine, faites la révérence au monſieur. Non, j'aime beaucoup mieux qu'elle m'embraſſe. Et Catherine m'a embraſſé en paſſant ſes petits bras autour de mon cou.

Es-tu comme moi, mon ami? Je ne ſens jamais ſans treſſaillir les levres d'un

d'un jeune enfant toucher les miennes.

Après le dîner, qui a été gai, le bon vin de ce canton produisant toujours cet effet sur les caracteres même les plus sombres, l'un des convives m'a accompagné jusques à Colombier. Je l'ai quitté à la sortie de ce beau village. J'ai erré long-tems dans ces allées qui forment une promenade, qui réunit tous les avantages de la solitude avec ceux d'une vue aussi riante que variée sur le beau lac qui les termine. Je suis arrivé chez moi occupé d'une douce rêverie : il étoit nuit ; mais quelle nuit ! La lune dans tout son éclat en étoit la souveraine. J'ai pris *Young*. *Klopstok*, *Young*, hommes divins, qu'il est à plaindre celui qui ne vous a jamais lu, & bien plus encore celui qui ayant lu

une de vos lignes, n'a pas éprouvé ce que je ſens!

LETTRE VII.

Du 15 juin.

POURQUOI je ne t'écris point? Quoi, tu le demandes, & tu es auſſi entre les ſavans? Ne devrois-tu pas deviner que je me porte bien, mais que — en deux mots, j'ai rencontré une perſonne qui eſt plus près de mon cœur? J'ai — je ne ſais ce que j'ai. —

Te raconter en ordre comment j'ai appris à connoître une des femmes les plus aimables, ſeroit difficile; je ſuis ſatisfait, je ſuis heureux, & par conſéquent mauvais hiſtorien.

Un ange. — Fi! diras-tu; voilà ce

que chacun dit de la femme qu'il aime ; & cependant je ne puis t'exprimer comment elle eſt parfaite, pourquoi elle eſt parfaite ; elle a captivé mes ſens.

Tant de ſimplicité avec tant de raiſon ; tant de bonté avec tant de vivacité ; & l'ame la plus tranquille au milieu d'une vie fort active.

Tout ce que je dis là, n'eſt qu'un pur bavardage de ſimples abſtractions, qui ne rendent pas un ſeul de ſes traits. Une autre fois, — non, maintenant ou jamais ; car, ſoit dit entre nous, depuis que j'ai commencé à écrire, j'ai déjà été trois fois ſur le point de jeter ma plume & d'y voler ; & j'ai juré ce matin de ne point y aller, & je cours à tout moment à la fenêtre, voir ſi le ſoleil eſt encore haut.

Je n'ai pu y tenir, j'y ſuis allé : me voici de retour, mon cher ami, & tout en mangeant ma beurrée, je vais t'écrire. Qu'il eſt touchant de la voir au milieu de ſa petite famille !...

Si je continue ſur ce ton-là, tu en ſauras autant à la fin qu'au commencement. Ecoute donc : je vais faire tous mes efforts pour mettre de l'ordre dans mon récit, & te donner bien des détails.

J'ai oublié de te dire que j'ai fait connoiſſance, dans une de mes promenades au village, de la bonne mere de Philippe & Jeannot, de M. P. membre de la magiſtrature, homme aimable & inſtruit. Il m'avoit invité à l'aller voir ; j'ai négligé de le faire, & je n'y aurois peut-être jamais été, ſi le ha-

ſard ne m'eût fait connoître le tréſor caché dans cette retraite.

M. P. eſt veuf; il a neuf enfans. On m'avoit ſouvent parlé de ſa fille ainée; je ne m'en étonne plus.

Nos jeunes gens avoient arrangé une partie de danſe à la campagne; je m'y étois joint avec plaiſir. Je choiſis pour ma compagne une fille jolie, d'un bon caractere, mais qui n'avoit d'ailleurs rien de bien piquant; & il fut décidé que je prendrois un carroſſe, qu'avec ma compagne & ſa tante je paſſerois chez Lucie pour la conduire au bal. Vous verrez une charmante fille, me dit la demoiſelle, quand nous entrâmes dans la belle allée qui conduit à la maiſon. Prenez garde, ajouta la tante, d'en devenir amoureux. — Pourquoi

cela ? Elle eſt déjà promiſe à un très-galant homme, qui eſt parti pour mettre ordre à ſes affaires à la mort de ſon pere, & ſe procurer un emploi conſidérable. Cette nouvelle me parut fort indifférente. Lorſque nous arrivâmes à la porte de la cour, le ſoleil s'approchoit des montagnes, l'air étoit fort peſant ; des nuages d'un gris jaunâtre & chargés ſe raſſembloient autour de l'horiſon ; les femmes étoient inquietes : je prévoyois moi-même que notre fête recevroit un échec ; mais pour les raſſurer, je faiſois l'entendu, & leur promettois le beau tems.

Je deſcendis de carroſſe. Une ſervante vint nous prier d'attendre un inſtant ſa maîtreſſe ; je traverſai la cour, montai l'eſcalier ; & en entrant dans

l'appartement je vis ſix enfans, dont le plus âgé n'avoit qu'onze ans, qui s'agitoient autour d'une jeune fille bien faite, vêtue d'une ſimple robe blanche avec des nœuds de rubans d'un rouge pâle : elle tenoit un pain bis à la main, leur coupoit des tranches de pain & de beurre, *en* proportion de leur âge & de leur appétit, & les leur diſtribuoit d'un air tendre & gracieux. Chacun de ces enfans, après avoir tenu ſes petites mains en l'air long-tems avant que la tranche fût coupée, la remercioit, & couroit à la porte plus ou moins vîte, pour voir les étrangers & le carroſſe qui devoit emmener leur Lucie. Je vous demande pardon, dit-elle, de vous avoir donné la peine de monter, & je ſuis fachée de faire attendre ces dames;

mais mon habillement, & quelques arrangemens domeſtiques m'ont fait oublier de donner à goûter à mes enfans, & ils ne veulent le recevoir que de moi. Je lui balbutiai quelque choſe, mon ame entiere étoit attachée à ſon air, à ſon ton, à ſes manieres, & je commençois à me remettre de ma ſurpriſe, quand elle courut dans ſa chambre prendre ſes gants & ſon évantail. Pendant ce tems-là les petits me regardoient de côté à quelque diſtance. Je courus au plus jeune, enfant d'une charmante phyſionomie; il reculoit, lorſque Lucie rentra, & lui dit: Louis, donne ta main au couſin. Le petit me la préſenta du meilleur cœur du monde; & quoiqu'il fût un peu baveux, je ne pus m'empêcher de lui

donner un baiser. Cousine, dis-je à l'aimable Lucie en la conduisant, me croyez-vous digne d'avoir le bonheur de vous appartenir? Oh! me répondit-elle d'un air malin, j'ai tant de cousins, je serois fâchée si vous étiez le pire de la bande. En partant, elle recommanda à Sophie, fille d'onze ans, la plus âgée après elle, d'avoir bien soin des enfans, & de saluer le papa quand il reviendroit de la promenade; elle dit aux petits d'obéir à sa sœur, tout comme si c'étoit elle-même: quelques-uns le promirent positivement; mais une petite blondine de six ans, qui avoit l'air mutin, se mit à dire: tu n'es pourtant pas Lucie; Lucie nous t'aimons mieux. Les deux ainés des garçons étoient pendant ce tems-là montés

derriere le carrosse ; & à ma priere elle leur permit d'y rester jusqu'à la sortie du bois, à condition qu'ils se tinssent bien ferme.

A peine étions-nous arrangés dans la voiture, avoit-on fait quelques observations sur l'ajustement, sur-tout sur les petits chapeaux, & passé en revue la compagnie qu'on devoit rencontrer, que Lucie fit arrêter & descendre ses freres ; ils voulurent encore lui baiser la main, ce que fit l'ainé avec la tendre attention qu'auroit eu un jeune homme de quinze ans, & le cadet avec beaucoup de vivacité. Elle les chargea de faire encore ses amitiés aux autres enfans, & nous partîmes.

La tante lui demanda si elle avoit lu le livre qu'elle lui avoit derniérement

envoyé. Non, dit-elle, j'aurai l'honneur de vous le rendre ; je n'en ſuis pas contente, non plus que du premier. Quelle fut ma ſurpriſe, quand ayant demandé le titre des livres, elle me dit que c'étoit... Je trouvois tant de pénétration & de jugement dans tout ce qu'elle diſoit, & à chaque expreſſion je voyois briller dans ſes traits de nouveaux charmes, de nouveaux rayons de génie, qui ſe développoient à meſure qu'elle ſentoit qu'elle étoit entendue.

Quand j'étois plus jeune, ajouta-t-elle, je n'aimois rien autant que les romans. Dieu ſait comme j'étois heureuſe, lorſqu'aſſiſe le dimanche dans un coin, je partageois de toute mon ame les plaiſirs & les peines d'une Miſs Jenny ! J'avoue que ce genre de lecture

a encore des charmes pour moi ; mais comme je lis peu, il faut que les livres que je lis ſoient conformes à mon goût. Je préfere l'auteur qui ne m'écarte point trop de ma ſituation, où je retrouve ceux qui m'entourent, où je me retrouve moi-même, & dont la relation eſt auſſi intéreſſante, auſſi touchante, que la vie que je mene dans le ſein de ma famille : ſituation qui, ſans être un paradis, eſt pour moi une ſource de contentement & de délices.

J'eſſayai de cacher l'émotion que me cauſerent ces dernieres paroles ; mais cela ne dura guere : car ayant parlé avec la même vérité du vicaire de Wackefield, de... je n'y pus plus tenir, & je me mis à lui débiter avec chaleur tout ce que je penſois ſur ce ſujet, enfin, au bout

de quelque tems, Lucie s'étant adreſſée aux deux autres dames, je m'apperçus qu'elles étoient encore là. La tante me regarda plus d'une fois avec un air railleur, dont je me mis fort peu en peine.

On parla de danſe. Si c'eſt une faute d'aimer la danſe, dit-elle, j'avoue franchement que *je ſuis bien* coupable; il n'eſt point de plaiſir plus agréable pour moi: ai-je quelque chagrin? je cours à mon claveſſin, je joue une contre-danſe; tout eſt oublié.

Tu me connois: tu me vois, pendant qu'elle parloit, mes yeux fixés ſur ſes beaux yeux noirs, mon ame attachée à ſon ame, & tout entier aux idées, entendant à peine les expreſſions. Enfin, je ſortis de ce carroſſe comme un homme qui rêve, & je me trouvai

dans la ſalle, ſans ſavoir comment j'y étois entré.

On débuta par les menuets; je pris une dame après l'autre: préciſément les plus déſagréables ne pouvoient ſe déterminer à donner les mains, & à finir. Lucie & ſon danſeur commencerent une contre-danſe angloiſe. Juge quel fut mon raviſſement, lorſqu'elle vint faire la figure avec nous! Il faut voir danſer Lucie: tout ſon cœur, toute ſon ame ſont là; entiere à la danſe, il n'y a que cela pour elle au monde, & toute ſa figure n'eſt que légéreté, harmonie & graces.

Je la priai de danſer avec moi la ſeconde contre-danſe; elle me promit pour la troiſieme, & m'aſſura en mêmetems avec la plus aimable franchiſe,

qu'elle aimoit beaucoup les allemandes. C'eſt la coutume ici, dit-elle, que chaque couple danſe les allemandes enſemble; mais mon danſeur walſe fort mal, & ſera charmé, ſi je lui en évite la peine; votre dame eſt dans le même cas; jai vu à l'angloiſe que vous walſez bien; ainſi ſi voulez danſer les allemandes avec moi, propoſez-le à mon cavalier, je le dirai à votre dame. Nous allâmes arranger l'affaire, & il fut décidé que pendant ce tems-là ſon cavalier auroit ſoin de la dame.

Nous commençâmes, & nous nous amuſâmes d'abord à faire tous les tours de bras poſſibles; que ſes mouvemens ſont gracieux & vifs! Quand nous vînmes à walſer, d'abord ces petits tourbillons ſe heurtoient beaucoup les uns les

autres; nous fûmes ſages, nous nous tînmes à l'écart juſqu'à ce que les plus mal-adroits euſſent quitté la place; alors nous nous mîmes en train, nous n'étions plus que deux couples: je n'ai de ma vie été auſſi léger; je n'étois plus un homme. Tenir entre les bras la plus charmante des femmes, voler avec elle comme le vent, perdre la vue de tout autre objet. — Mais, je te l'avoue, je fis ſerment que la femme que j'aimerois, ſur qui j'aurois des droits, ne walſeroit jamais avec un autre homme. Tu m'entends, mon ami.

Nous fîmes quelques tours de ſalle pour reprendre haleine. Après cela elle s'aſſit, & je lui apportai pour la rafraichir des tranches de citron, les ſeules qui reſtaſſent, que j'avois eſcamotées

à

ceux qui faisoient le punch ; elle en mangea avec du sucre, & cela lui fit grand bien : mais j'étois *forcé*, par civilité, d'en présenter aussi à sa voisine, & cette femme avoit l'indiscrétion d'en prendre.

Nous fûmes la seconde paire à la troisieme *contre-danse angloise* : comme nous descendions, & que Dieu sait dans quelle extase je fixois ses yeux & ses bras, où se développoient les impressions d'un plaisir pur & vif, nous vînmes à une femme d'un certain âge, mais dont l'agréable physionomie m'avoit déjà frappé. Elle fixa Lucie en riant, leva un doigt comme par menace ; & d'un air fort significatif, prononça deux fois le nom de D* * *.

Qui est ce donc D* * *, dis-je à

Lucie, si je ne suis pas trop curieux? Elle alloit me répondre, quand nous fûmes obligés de nous séparer pour faire le grand huit; & en croisant, je crus m'appercevoir qu'elle avoit un air de réflexion. Pourquoi vous le cacherois-je, me dit-elle, en me donnant la main pour la promenade? Dupasquier est un galant homme à qui je suis promise. Les dames me l'avoient déjà dit dans le carrosse: mais je ne l'avois pas vue alors; je ne savois pas tout ce qu'elle valoit; je crus l'entendre pour la premiere fois: je me troublai, je m'oubliai, je manquai la figure, je mis tout en confusion; & Lucie, à force de s'agiter, de pousser, de tirer, eut bien de la peine à rétablir l'ordre.

On dansoit encore, lorsque les éclairs

qui paroissoient depuis long-tems sur l'horison, & que j'avois toujours assurés n'être que des éclairs de chaleur, devinrent beaucoup plus perçans, & que le tonnerre se fit entendre par-dessus les violons. Trois femmes s'échapperent de la contre-danse; leurs cavaliers les *suivirent*, le désordre devint général, & les violons cesserent. Lorsqu'un sujet de tristesse ou d'effroi nous surprend au milieu des plaisirs, il fait sur nous un bien plus fort effet, soit que le contraste se fasse sentir plus vivement, soit plutôt que nos sens étant ouverts à toutes sortes d'impressions, en reçoivent l'empreinte avec plus de promptitude & d'énergie. C'est à ces raisons qu'il faut attribuer les grimaces extraordinaires de la plupart de nos

femmes. L'une des plus ſages s'aſſit le dos tourné contre les fenêtres, & ſe bouchant les oreilles ; une autre ſe mit à genoux devant elle, & cachoit ſa tête dans ſes jupes ; une troiſieme ſe fourra entr'elles deux, & embraſſoit ſa petite ſœur en répandant un torrent de larmes ; quelques-unes vouloient abſolument retourner chez elles ; d'autres plus troublées encore, ne ſongeoient point à repouſſer nos jeunes étourdis, qui recueilloient de deſſus leurs levres des ſoupirs deſtinés au ciel. Quelques-uns de nos Meſſieurs deſcendirent pour aller fumer tranquillement leurs pipes, & le reſte de la compagnie ſuivit de bon cœur l'hôteſſe, qui eut l'eſprit de nous conduire dans une chambre bien fermée par des

volets. Dès que nous fûmes entrés, Lucie s'empressa à ranger les chaises en cercle, à nous faire asseoir, & à mettre quelque petit jeu en train.

Je vis plus d'une de nos belles, qui dans l'espérance de quelque suite agréable du gage touché, se rengorgeoit & pinçoit la bouche. Jouons aux nombres, dit Lucie : prenez garde, j'irai en rond, de la droite à la gauche; que chacun à mesure nomme le nombre qui suit, & que cela aille vîte : qui s'arrêtera ou se trompera, recevra un souflet, & ainsi jusqu'à mille. C'étoit un spectacle très-plaisant; elle se mit à parcourir le cercle, un bras levé. Un, dit le premier ; deux, le second ; le troisieme, trois; & ainsi de suite : alors elle se mit à aller plus vîte; & toujours

plus vîte. Un ſe trompa ; paf, un ſouflet ; le ſuivant ſe mit à rire, au lieu de dire ſon nombre, paf, un autre ſouflet, & toujours plus vîte. J'en reçus deux pour ma part : il me ſembla qu'ils étoient plus forts que les autres ; j'en fus charmé. Un rire & une confuſion générale mirent fin au jeu avant qu'on fût arrivé à mille. L'orage paſſa, on s'arrangea par petites troupes. Lucie rentra dans la ſalle, & je la ſuivis ; elle me dit en chemin : les souflets leur ont fait oublier leur peur ; j'étois une des plus craintives ; mais en faiſant la brave pour redonner courage aux autres, j'en ai pris moi-même. Nous nous approchâmes de la fenêtre, le tonnerre grondoit encore dans l'éloignement ; une pluie douce arroſoit

les champs, & nous renvoyoit une odeur rafraîchiſſante & délicieuſe. Appuyée ſur le coude, elle fixa ſes yeux ſur la campagne, les porta vers le ciel, & les rabaiſſa ſur moi; ils étoient humides; elle poſa ſa main ſur la mienne, & dit: Klopſtock! je pliai ſous le poids des ſenſations que j'éprouvais, j'y ſuccombai; je me baiſſai ſur ſa main, je la mouillai de mes larmes, je fixai ſes yeux en me relevant. Divin Klopſtock! pourquoi n'as-tu pas vu ton apothéoſe dans ce coup-d'œil, & pourquoi ton nom ſi ſouvent profané eſt-il prononcé par une autre bouche que celle de Lucie!

LETTRE VIII.

Du 19 juin.

Où en eſt reſtée ma narration ? je n'en ſais plus rien ; ce que je ſais, c'eſt qu'il étoit deux heures de la nuit quand je me couchai, & que ſi j'avois pu te parler au lieu de t'écrire, je t'aurois ſans doute tenu juſqu'au jour.

Je ne t'ai point raconté encore ce qui ſe paſſa en revenant du bal ; je n'en ai pas non plus le tems aujourd'hui.

C'étoit le plus beau lever du ſoleil, toute la campagne étoit rafraîchie, l'eau découloit goutte à goutte des arbres de la forêt.

Nos compagnes ſommeilloient ; elle me demanda ſi je ne voulois pas en faire autant, & me pria de ne point me

gêner pour elle. Je la fixai. Aussi long-tems que ces yeux seront ouverts, aussi long-tems il n'y a point de sommeil pour moi. Et nous restâmes éveillés jusqu'à sa porte, que la servante vint ouvrir doucement, en répondant à ses questions, que tout le monde se portoit bien, & reposoit encore. Je la quittai, en lui promettant de la revoir pendant la journée, & j'ai tenu ma parole : & depuis ce tems-là soleil, lune, étoiles peuvent aller comme il leur semblera bon ; je ne sais s'il est jour, je ne sais s'il est nuit, le monde entier n'est plus rien pour moi.

LETTRE IX.

Du 21 juin.

Je passe des jours aussi heureux que ceux que Dieu réserve à ses élus, & quel que puisse être mon sort dans la suite, je ne dirai point que je n'ai pas joui des plaisirs, des plaisirs les plus purs de la vie. Tu connois l'endroit délicieux des Chanets; m'y voici entiérement établi : là je ne suis qu'à une demi-lieue de Lucie ; là je jouis de moi-même, & de tout le bonheur que peut goûter un mortel.

Quand je choisis les Chanets pour le but de mes promenades, je ne pensois guere que ce séjour fût si près du ciel. Combien de fois, dans mes longues excursions, n'ai-je pas vu cette

maiſon qui renferme maintenant tous mes vœux, tantôt du haut de la montagne, tantôt depuis le lac & depuis le vignoble.

Mon cher ami, j'ai beaucoup médité ſur le deſir qu'ont les hommes de s'étendre, de faire de nouvelles découvertes, & ſur le penchant intérieur qui les porte enſuite à rentrer d'eux-mêmes dans leur cercle, à ſe plier aux loix de l'habitude, & à ne plus s'embarraſſer de ce qui ſe paſſe à droite & à gauche.

Lorſque je vins ici, & que je contemplai du haut de la colline cette belle contrée, tu ne ſaurois croire comme j'étois attiré par tout ce que je découvrois autour de moi... Ce joli petit bois vis-à-vis, qu'il ſeroit doux d'être aſſis à ſon ombre! Cette pointe de

rochers, on doit y avoir la plus belle vue du monde ; cette chaîne de monts & de petits vallons resserrés, qu'il seroit charmant de s'égarer là-dedans !... Je courois, & je revenois sans avoir trouvé ce que j'avois espéré. Mon ami, il en est de l'éloignement comme de l'avenir ; une grosse masse obscure repose devant notre ame, nos sensations y sont aussi confuses que les objets éloignés le sont à nos yeux, & nous desirons ardemment de sacrifier tout notre être, pour nous remplir de la volupté d'un seul sentiment noble & énergique. — Et quand nous avons atteint ce but, quand ce qui étoit là est ici, tout est comme auparavant ; nous nous trouvons pauvres, bornés, & notre ame recommence à desirer.

C'eſt ainſi que le voyageur le plus opiniâtre retourne enfin dans ſa patrie, & trouve dans ſa cabane, entre les bras de ſon épouſe, dans le cercle de ſes enfans, & des travaux néceſſaires à leur entretien, tout le bonheur qu'il avoit cherché en vain dans les vaſtes ſolitudes du monde.

Quand au lever du ſoleil, je vais aux Chanets, que j'entre dans mon jardin, cueille moi-même mes pois, & m'aſ-ſieds dans un coin pour les éplucher, en liſant Homere; quand enſuite j'entre dans la petite cuiſine pour y faire mon potage, je me repréſente très-vivement les illuſtres amans de Pénélope aſ-ſommant eux-mêmes leurs bœufs & leurs porcs, les dépeçant & les rô-tiſſant. Rien n'excite en moi un ſen-

timent plus pur & plus doux, que les traits de la vie des patriarches, que je puis maintenant, graces à Dieu, comparer à la mienne.

Qu'il eſt heureux pour moi que mon cœur puiſſe ſentir le bonheur ſimple & innocent de l'homme, qui voit ſur ſa table le chou qu'il a élevé; qui non-ſeulement jouit de ſon légume, mais encore, & au même inſtant, du ſouvenir de la belle matinée dans laquelle il le planta, des douces ſoirées où il l'arroſa, & du plaiſir qu'il eut de le voir croître & proſpérer!

LETTRE X.

Du 29 juin.

AVANT-HIER le médecin de la ville vint faire une visite à M. P. il me trouva à terre, jouant avec les enfans de Lucie ; nous nous châtouillions, nous houspillions & faisions grand tapage. Ce docteur est très-affecté & très-solemnel ; tout en discourant il rajuste les plis de ses manchettes, & tire son jabot jusqu'au bout de son menton. Il trouva cette conduite fort au-dessous de la dignité de l'homme ; je m'en apperçus à sa mine : je n'en continuai pas moins, tandis qu'il dissertoit à rebâtir les châteaux de cartes que les enfans avoient détruits. Il ne manqua pas de dire à tout le monde, à son retour

en ville, que les enfans de M. P. étoient déjà aſſez gâtés, mais que Werther les perdoit tout-à-fait.

Oui, mon ami, les enfans ſont les êtres qui touchent mon cœur de plus près; quand je les examine, quand j'obſerve dans ces petites créatures le germe des vertus & des qualités qui leur feront un jour ſi néceſſaires; quand je vois dans l'opiniâtreté toute la fermeté & la conſtance à venir d'un grand caractere; dans la mutinerie, la légéreté & la gaieté d'humeur, propres à faire gliſſer ſur les dangers & les malheurs de la vie, & tout cela pur & entier; alors je me rappelle les paroles divines du Précepteur du genre-humain: *Si vous ne devenez comme un de ceux-ci.* Eh bien, mon ami, ces enfans qui

ſont

ſont nos ſemblables, que nous devrions regarder comme nos modeles, nous les traitons en ſujets; ils ne doivent point avoir de volonté! N'en avons-nous donc point nous-mêmes? & d'où nous vient ce droit excluſif? De ce que nous ſommes plus âgés & plus habiles. Bon Dieu! du haut de ta gloire tu vois de vieux enfans, de jeunes enfans, & rien de plus; & ton fils a déjà nommé, il y a long-tems, ceux auxquels tu donnes la préférence. Mais ce qui eſt auſſi déclaré depuis long-tems, ils croient en lui, & ne l'écoutent point; ils font leurs enfans à leur image, &... Adieu, mon ami, je ne veux point bavarder là-deſſus davantage.

LETTRE XI.

Du 2 juillet.

De quelle consolation Lucie peut être à un malade! je le sens à mon propre cœur, qui est bien malade aussi. Elle passera quelque tems en ville chez une femme de mérite, que les médecins ont condamnée, & qui dans ces derniers momens veut avoir Lucie auprès d'elle. J'ai été la semaine passée avec elle voir le Pasteur S.... petit endroit à une lieue d'ici, dans les montagnes. Nous y arrivâmes à quatre heures; la petite sœur de Lucie l'accompagnoit. Quand nous entrâmes dans la cour, qui est ombragée par deux beaux noyers, le bon vieillard étoit assis sur son banc. A la vue de

Lucie, il ne se souvint plus de sa vieillesse; il oublia son bâton d'épine, & se hasarda à sa rencontre. Elle courut à lui, l'obligea de se rasseoir, s'assit à ses côtés, lui fit mille complimens de la part de son pere, & caressa beaucoup le cadet de ses enfans, l'amusement de sa vieillesse, quoiqu'il fût malpropre, & peu agréable. Tu aurois du voir ses attentions pour ce bon vieillard, tu aurois du entendre comme elle élevoit la voix, parce qu'il est un peu sourd, comme elle lui racontoit de jeunes gens robustes, qui étoient morts au moment qu'on y pensoit le moins; comme elle lui vantoit l'excellence des eaux de Leuk, & louoit la résolution qu'il avoit prise d'y aller l'été prochain; & comme elle trouvoit qu'il avoit

bien meilleure mine que la derniere fois qu'elle l'avoit vu. Pendant ce tems-là, je faiſois mes civilités à la femme du Paſteur. Le vieillard ſe ranima ; & comme je ne pus m'empêcher de louer la beauté de ſes noyers, qui nous donnoient une ombre ſi agréable, il ſe mit, quoiqu'avec quelque difficulté, à nous en faire l'hiſtoire : quant au plus vieux, dit-il, nous ne ſavons qui l'a planté ; les uns nomment un Paſteur, les autres un autre ; pour le plus jeune, qui eſt derriere, il eſt de l'âge de ma femme, il aura cinquante ans en octobre ; ſon pere le planta le matin, & vers le ſoir elle vint au monde. Le pere de ma femme étoit mon prédéceſſeur ici, & je ne ſaurois aſſez vous dire combien il aimoit cet

arbre ; il ne m'intéreſſe certainement pas moins : c'eſt ſous cet arbre que ma femme étoit aſſiſe ſur une poutre, & tricotoit, il y a vingt cinq ans, quand j'entrai pour la premiere fois dans cette cour. Lucie demanda des nouvelles de ſa fille ; il dit qu'elle étoit allée dans la prairie avec M. R * * * pour voir faire les foins. Puis il reprit ſon récit, & nous raconta comment il avoit gagné les bonnes graces de ſon prédéceſſeur, & de ſa fille ; comment il étoit devenu ſon Suffragant, & enſuite ſon ſucceſſeur. A peine avoit-il fini ce récit, que Mademoiſelle arriva avec ce M. R* * * ; elle embraſſa tendrement Lucie : c'eſt une brunette vive, bien faite, piquante, très-capable de faire paſſer le tems à un honnête-

homme à la campagne. Son amant, car M. R* * * ſe montre d'abord comme tel, me parut bel homme, mais très-renfermé, ne voulant point ſe mêler à la converſation, quelques efforts que fit Lucie pour l'y engager; ce qui me cauſa d'autant plus de peine que je m'apperçus à ſa mine que ce n'étoit point manque d'intelligence, mais caprice & mauvaiſe humeur. Cela ne devint que trop clair dans la ſuite; car nous étant allés promener, comme je badinois avec la fille du Paſteur, le viſage de ce Monſieur, qui n'étoit déjà pas des plus blancs, s'embrunit tellement, que Lucie me tira par la manche pour m'avertir de ceſſer. Rien au monde ne m'afflige plus que de voir les hommes ſe tourmenter mutuelle-

ment, ſur-tout quand des perſonnes, à la fleur de l'âge, tems le plus propre au plaiſir, paſſent en querelles ce peu de beaux jours, & ne ſentent leur erreur, que lorſqu'elle eſt irréparable. Cela me tenoit à cœur; & pendant la collation le diſcours étant tombé ſur les peines & les plaiſirs de ce monde, je ne pus m'empêcher de ſaiſir cette occaſion pour me déchaîner contre l'humeur. Nous autres hommes, dis-je, nous plaignons ſouvent d'avoir ſi peu d'heureux jours, & il me paroît que nous avons ſouvent tort de nous plaindre. Si nos cœurs étoient toujours diſpoſés à recevoir les biens que le ciel nous envoie, nous aurions auſſi aſſez de forces pour ſupporter le mal quand il ſurvient. Mais, dit la femme du Paſteur,

nous ne ſommes pas les maîtres de notre humeur ; combien ne dépend-t-elle pas du corps? quand il eſt malade, l'eſprit l'eſt auſſi. Eh bien, continuai-je, regardons cette diſpoſition comme une maladie, & voyons s'il n'y a point de remede. Cela eſt plus raiſonnable, dit Lucie, je crois effectivement que nous pouvons beaucoup ſur nous-mêmes à cet égard ; je ſais, par exemple, que lorſque j'ai quelqu'inquiétude ou quelque chagrin, je cours dans le jardin, je chante quelques contre-danſes, & tout cela ſe diſſipe. C'eſt ce que je voulois dire, repliquai-je : il en eſt de l'humeur comme de la pareſſe. La pareſſe eſt naturelle à l'homme ; mais ſi nous avons une fois la force de la ſurmonter, nous travaillons avec vivacité,

& nous trouvons un vrai plaisir dans l'activité. La fille du Pasteur m'écoutoit avec attention, & le jeune homme m'objecta qu'on n'étoit pas maître de soi-même, & sur-tout de ses sensations. Il est question ici, lui dis-je, d'une sensation désagréable, dont chacun souhaite à se défaire ; & personne ne sait jusqu'où vont ses forces, s'il ne les a essayées. Certainement, un malade consulte les médecins, & ne se refuse point au régime le plus austere, aux remedes les plus désagréables, pour recouvrer sa santé. Je m'apperçus alors que le bon vieillard tendoit l'oreille pour mieux entendre nos discours : j'élevai ma voix; & m'adressant à lui, on a beaucoup prêché contre tous les péchés, dis-je; je ne sache

pas qu'on l'ait fait encore contre la mauvaise humeur. — C'est à ceux qui prêchent en ville, à traiter cette matiere, dit-il, les paysans ne connoissent pas la mauvaise humeur; cependant il n'y auroit point de mal à le faire ici de tems en tems; ne fût-ce que pour ma femme & M. P. Nous nous mîmes à rire, & lui aussi de tout son cœur; mais il lui prit un accès de toux, qui nous interrompit pour quelque tems. Le jeune homme reprit le discours: vous avez donné à la mauvaise humeur le nom de péché, cela me paroît outré. — Cela ne l'est pas cependant; si tout ce qui nous fait tort, & en fait aux autres, mérite ce nom. N'est-ce pas assez que nous ne puissions nous rendre mutuellement heureux,

faut-il encore nous enlever les uns aux autres la ſatisfaction que nos cœurs pourroient ſouvent goûter d'eux-mêmes ? Montrez-moi l'homme qui a de l'humeur, & qui eſt aſſez honnête pour la cacher, pour en porter ſeul tout le poids, ſans troubler les plaiſirs de ceux qui l'entourent. Non, l'humeur vient plutôt d'un ſentiment de notre peu de mérite, d'un mécontentement toujours lié à une envie que produit une vanité folle. Nous voyons avec chagrin des gens heureux, dont le bonheur n'eſt pas notre-ouvrage. — Lucie me regardoit, en riant de la chaleur avec laquelle je parlois; & quelques larmes que j'apperçus aux yeux de la fille du Paſteur, m'engagerent à continuer. Malheur à ceux, dis-je, qui ſe ſervent

de l'aſcendant qu'ils ont ſur un cœur pour le priver du plaiſir ſimple dont il jouiroit par lui-même ! Tous les préſens, toutes les complaiſances du monde ne peuvent remplacer une minute de cette ſatisfaction qu'un tyran nous empoiſonneroit.

Mon cœur étoit plein ; quelques ſouvenirs preſſoient mon ame agitée, & mes yeux ſe rempliſſoient de larmes.

On devroit ſe dire tous les jours, m'écriai-je, quel bien peux-tu faire à tes amis, ſinon de ne point les troubler dans leurs plaiſirs, & d'augmenter un bonheur que tu partages ? Quand leur ame eſt tourmentée par une paſſion violente, quand elle eſt déchirée par la douleur, peux-tu les ſoulager un inſtant ?

Et lorſqu'enfin une maladie mortelle a atteint le malheureux être, dont ta main creuſa avant le tems la foſſe, lorſqu'il eſt étendu dans le dernier épuiſement, qu'il leve au ciel un œil fixe, & que la ſueur de la mort eſt ſur ſon front, tu es là, devant lui, comme un criminel condamné; tu reconnois, mais trop tard, ta faute: tu ſens ton impuiſſance; tu ſens avec amertume que tous tes biens, que tous tes efforts ne peuvent rendre la vigueur, ne peuvent même donner un moment de conſolation à ta victime infortunée.

En finiſſant ces mots, le ſouvenir d'une ſcene ſemblable à laquelle j'avois aſſiſté, peſa de tout ſon poids ſur mon cœur; je portai mon mouchoir à mes yeux, je me levai & quittai la com-

pagnie. La voix de Lucie qui m'appellai pour partir, me fit rentrer en moi-même. Comme elle me gronda en chemin, comme elle me repréſenta que le trop grand intérêt & la chaleur que je mettois à tout, m'épuiſeroit & abrégeroit mes jours! Oui, mon ange, je me menagerai, je vivrai pour toi.

LETTRE XII.

Du 6 juillet.

Elle eſt toujours auprès de ſon amie mourante, elle eſt toujours la même, toujours la femme la plus aimable, & la plus intéreſſante, qui calme les douleurs, & fait des heureux. Elle ſortit hier au ſoir avec ſes petites

sœurs ; je le ſavois , je fus à ſa rencontre , & nous fîmes la promenade enſemble. Au retour nous nous arrêtâmes à cette fontaine , qui m'eſt ſi chere , & qui me l'eſt mille fois davantage depuis que Lucie s'eſt aſſiſe ſur le petit mur qui l'entoure. Je regardai autour de moi, & je me rappellai le tems où mon cœur y étoit iſolé. Chere fontaine , dis - je à moi-même , depuis ce tems - là je n'ai plus reſpiré ta fraîcheur , & en paſſant près de toi , ſouvent je ne t'ai pas ſeulement regardée. Je jetai les yeux ſur Lucie , & je ſentis vivement tout ce que je poſſédois en elle.

LETTRE XIII.

Du 8 juillet.

PEUT-ON être auſſi enfant? peut-on dépendre d'un coup-d'œil ? peut-on être auſſi enfant? Nous avons été aux Chanets : les femmes étoient en char-à-banc, mais elles ſont deſcendues, & on s'eſt promené. Pendant la promenade, il m'a ſemblé que les yeux noirs de Lucie... Mais non, je me trompois. En deux mots, car je n'en puis plus de ſommeil. Les femmes ſont remontées en char-à-banc : nous marchions à côté, le jeune W.... S.... A..... & moi. On cauſoit : ces jeunes gens étoient gais & folâtres : je cherchois les yeux de Lucie ; mais ils alloient de l'un à l'autre, mais ils ne tomboient

tomboient point ſur moi, ſur moi qui étois là immobile, & qui ne voyois qu'elle. Mon cœur lui diſoit mille adieux, & elle ne m'a pas regardé. Le char-à-banc partit; une larme s'avança ſur mes paupieres; mes yeux la ſuivirent: je la vis qui avançoit la tête hors de la voiture; hélas! étoit-ce moi qu'elle regardoit? Je n'en ſais rien, & l'incertitude me conſole; peut-être... Bon ſoir. Que je ſuis enfant!

LETTRE XIV.

Du 10 juillet.

Tu devrois voir la ſotte figure que je fais en compagnie quand on prononce ſon nom, quand on parle d'elle, ſur-tout quand on me demande, comment elle me plait?.... Me plait! je hais à la mort cette expreſſion. Quel original ſeroit celui à qui Lucie plairoit dont elle ne captiveroit pas toutes les ſenſations, toutes les idées? Comment elle plait! Derniérement quelqu'un me demandoit comment Oſſian me plaiſoit?

LETTRE XV.

Du 13 juillet.

NON, je ne me trompe point, je lis dans ſes yeux noirs que mon ſort l'intéreſſe ; oui je le ſens. Et j'en puis croire mon cœur, qu'elle.... Oſerois-je le dire ? pourrois-je prononcer ces paroles céleſtes ? qu'elle m'aime !

Qu'elle m'aime ! Ah ! comme cette idée me releve à mes propres yeux ! comme.... Oui, je puis te le dire, tu es fait pour le ſentir.... Comme je m'adore, depuis qu'elle m'aime.

Eſt-ce préſomption, eſt-ce le ſentiment du vrai ? je ne connois point l'homme qui pourroit me bannir du cœur de Lucie ; & cependant...... Quand elle parle de D... avec chaleur,

avec tendreſſe, je ſuis là comme un ambitieux qu'on dépouille de ſes honneurs, de ſes dignités, & à qui le prince fait demander ſon épée.

LETTRE XVI.

Du 16 juillet.

COMME mon cœur palpite, comme mon ſang bouillonne dans mes veines, quand par haſard mon doigt touche ſon doigt; quand nos pieds ſe rencontrent ſous la table! je les retire avec précipitation, ainſi que d'un braſier ardent; mais une force ſecrete me ramene en avant, & porte le trouble dans tous mes ſens.

Son cœur innocent & libre ne ſent point que ces petites marques de con-

fiance & d'amitié font mon tourment. Quand elle pose sa main sur la mienne, quand, dans la chaleur du discours, elle s'approche de moi, & que son haleine divine va jusqu'à mes levres... je suis comme un homme frappé de la foudre. Ah! cette confiance céleste, si j'osois jamais....Tu m'entends, mon ami, non, mon cœur n'est pas assez corrompu: il est foible, très-foible même; & n'est-ce pas être corrompu?

Elle est sacrée pour moi; sa présence fait taire les desirs; près d'elle je suis tout ame: elle a un air favori, qu'elle joue sur le clavessin avec l'énergie qu'y mettroit un ange. Il est simple, noble, & touchant. Dès qu'elle commence, soucis, trouble, peines, tout est oublié. Je comprends parfaitement; je

crois ce qu'on rapporte de la magie de la musique ancienne. Dans des momens où je me donnerois volontiers un coup de pistolet, elle joue cet air; les ténebres de mon ame se dissipent, & je respire en liberté.

LETTRE XVII.

Du 18 juillet.

Qu'est-ce que le monde pour notre cœur sans amour? une lanterne magique sans lumiere. La petite lampe paroît-elle, les figures brillent sur le mur blanchi; & si l'amour, comme la lanterne magique, ne nous montre que des fantômes qui passent, toujours sommes-nous heureux lorsqu'ainsi que les enfans, nous sommes hors de nous-

mêmes à la vue de ces brillantes apparitions. Je ne verrai point aujourd'hui Lucie; une compagnie que je n'ai pu éviter, m'en empêche. Qu'ai-je fait? J'y ai envoyé le petit garçon qui me ſert, afin d'avoir du moins auprès de moi quelqu'un qui l'eût approchée aujourd'hui. Avec quelle impatience j'ai attendu ſon retour, avec quel plaiſir je l'ai revu! Sans doute, je l'aurois embraſſé, ſi la honte ne m'eût retenu.

La pierre de Bologne placée au ſoleil, en attire les rayons, les conſerve, & éclaire encore pendant quelque tems dans l'obſcurité. Voilà ce qu'étoit pour moi ce petit garçon. L'idée que les yeux de Lucie s'étoient repoſés ſur ſes traits, ſes joues, les boutons de ſon habit, le collet de ſon ſurtout, me

rendoit tout cela ſi intéreſſant, ſi précieux. . . . je n'aurois pas dans ce moment-là donné ce petit garçon pour mille écus. J'étois ſi heureux de le voir!... Garde-toi d'en rire, mon ami: rien de ce qui nous rend heureux n'eſt illuſion.

LETTRE XVIII.

Du 19 juillet.

Je la verrai, m'écriai-je le matin en ouvrant ma fenêtre, & en fixant d'un air ſerein l'aſtre brillant du jour; je la verrai, & je n'ai plus d'autres ſouhaits à former pour toute la journée: tout, tout eſt concentré dans cette idée.

LETTRE XIX.

Du 20 juillet.

JE ne ſaurois approuver votre projet de m'envoyer au miniſtre de *** à ***. Je n'aime pas la ſubordination, & nous ſavons tous d'ailleurs que cet homme eſt d'un commerce dur & difficile. Ma mere deſireroit, dis-tu, de me voir occupé; j'ai été obligé d'en rire : & ne ſuis-je pas aſſez occupé? que ce ſoit à éplucher des feves ou des pois, cela revient dans le fond au même. Dans le monde tout n'eſt qu'une miſere; & celui qui travaille par complaiſance à amaſſer de l'argent ou des titres, eſt, à mon avis, un grand fou.

LETTRE XX.

Du 24 juillet.

PUISQUE tu t'intéresses autant à mes progrès dans le dessin, je suis fâché, mon ami, d'être obligé de te dire que jusqu'à présent j'ai fait très-peu de chose dans ce genre. Jamais je n'ai été plus heureux, jamais je n'ai mieux connu la nature, jamais je ne l'ai vue plus sublime en grand, plus exacte, & plus variée dans les détails ; & cependant. — Je ne sais comment t'exprimer mon état, les forces exécutrices me manquent, tout nage, voltige devant moi, & je ne puis former un ensemble ; j'imagine que je réussirois mieux en relief, si j'avois de la terre ou de la cire : j'essayerai, pour peu que cela continue.

J'ai commencé trois fois le portrait de Lucie, & trois fois j'ai déshonoré mes pinceaux; je n'y comprends rien; j'étois derniérement très-heureux pour les reſſemblances, j'ai fait une Silhouette, & il faut que je m'en contente.

LETTRE XXI.

Du 27 juillet.

J'ai déjà pris bien des fois la réſolution de ne pas la voir ſi ſouvent. Oui, cela eſt plus aiſé à dire qu'à faire. Tous les jours je ſuccombe à la tentation; le ſoir je me dis au retour : demain tu n'iras pas ; le lendemain je me retrouve encore près d'elle, ſans ſavoir comment cela s'eſt fait. Ne crois pas cependant que je manque de raiſons; un ſoir elle m'a dit : Vous reve-

nez demain. Pouvois-je m'en dispenser ? Un autre jour, le tems est si beau, il faut se promener, il faut aller aux Chanets ; & quand je suis là, il n'y a plus qu'une demi-lieue. Ma grand'mere nous faisoit un conte d'une montagne d'aimant ; les vaisseaux s'en approchoient-ils, les cloux voloient à la montagne, & les malheureux passagers périssoient entre les planches déjointes.

LETTRE XXII.

Du 30 juillet.

D*** est arrivé. Quand il seroit le meilleur, le plus parfait des hommes, quand je devrois lui céder en tout, il n'en seroit pas moins insupportable pour moi de le voir à mes yeux en

possession de tant de perfections; en possession. — Je l'ai vu, mon ami, je l'ai vu, cet heureux époux ; c'est un brave & galant homme, qu'on ne peut s'empêcher d'aimer. Heureusement je n'étois point à la premiere entrevue ; mon cœur auroit été déchiré, & il est assez honnête pour n'avoir pas encore donné un seul baiser à Lucie en ma présence ; Dieu l'en récompense ! il faut que je l'aime, pour le respect qu'il porte à cette aimable fille. Il me veut du bien ; c'est sans doute l'ouvrage de Lucie. Les femmes font toujours ce qu'elles peuvent pour entretenir une bonne harmonie entre leurs amis : cela réussit rarement ; mais quand cela arrive, elles seules y gagnent.

Sérieusement, je ne puis refuser mon

eſtime à D. Sa froide & tranquille ſageſſe fait un contraſte bien marqué avec la fougue de mon caractere ; cependant il a beaucoup de ſenſibilité, & il connoît tout le prix du bonheur qu'il poſſede. Il paroit être peu ſujet à avoir de l'humeur ; tu ſais que c'eſt de tous les défauts celui que je pardonne le moins.

Il me regarde comme un homme d'eſprit & de goût. L'attachement que je montre pour Lucie, le vif intérêt que je prends à tout ce qui la regarde, augmentent ſon triomphe & ſa tendreſſe pour elle. Je n'examinerai point s'il ne la tourmente pas quelquefois en ſecret par de petites jalouſies ; du moins à ſa place ſerois je ne pas tout-à-fait tranquille.

Quoi qu'il en ſoit, le plaiſir que je goûtois auprès de Lucie, n'eſt plus. Appellerai-je cela folie ou aveuglement? --- Mais qu'eſt-il beſoin de nom? La choſe parle d'elle-même. Avant l'arrivée de D. je ſavois tout ce que je ſais maintenant; je ſavois que je n'avois point de prétentions à former ſur elle, je n'en formois pas non plus. Et voilà que, comme un imbécille, j'ouvre de grands yeux étonnés de ce qu'un autre vient & m'enleve cette fille! Je me mords les levres, je me mépriſe; mais je mépriſerois bien davantage encore celui qui me diroit froidement: il faut prendre votre parti, la choſe ne peut être autrement. Qu'on me débarraſſe de ces ſottes gens-là. -- Après avoir bien couru dans les bois,

je reviens à la maiſon de Lucie, je la trouve aſſiſe ſous un berceau avec D. Ne pouvant faire mieux, je fais le fou, je dis cent extravagances. Au nom de Dieu, me diſoit aujourd'hui Lucie, je vous en prie, point de ſcene comme celle d'hier au ſoir; vous êtes terrible dans vos accès de joie. Soit dit entre nous, j'ai pris le parti de guetter D. & quand il a quelques affaires, j'y cours, & je ſuis toujours content lorſque je la trouve ſeule.

LETTRE XXIII.

Du 8 août.

CROIS, mon cher ami, que lorſque je t'ai écrit à propos de ceux qui me diroient de prendre mon parti : qu'on me débarraſſe de ces gens-là, j'étois bien loin de penſer à toi ; je ne croyois pas que tu puſſes être du même ſentiment ; & dans le fond, tu as raiſon. Je ne te ferai qu'une objection, mon ami ; on prend rarement l'un des deux partis oppoſés qui ſe préſentent. Il y a autant de nuances de ſentiment & d'action, que de traits différens entre un nez aquilin & un camus.

Permets-moi donc de t'accorder tes concluſions, & de chercher à me gliſſer entre deux.

Ou tu as l'eſpérance de poſſéder Lucie, ou tu ne l'as pas, me dis-tu: dans le premier cas, tu dois pouſſer ta pointe, & marcher à l'accompliſſement de tes vœux; dans le ſecond, ſois homme, & cherche à ſecouer un ſentiment malheureux, qui conſumera toutes tes forces. Mon cher ami, cela eſt bien dit, & --- bien aiſé à dire.

Exigeras-tu d'un homme foible, accablé ſous une maladie de langueur qui le mine peu à peu, qu'il termine ſes maux par un coup de poignard? le mal qui conſume ſes forces, ne lui ôte-t-il pas en même tems le courage de s'en défaire?

Tu pourrois à ton tour me préſenter une comparaiſon à peu près ſemblable. -- Qui ne ſe feroit couper un

bras, plutôt que de riſquer ſa vie en renvoyant l'opération ? Bien des gens, peut-être. -- Mais quittons ces comparaiſons. -- Oui, mon ami, j'ai ſouvent des momens de courage où je partirois peut-être, ſi je ſavois où aller.

LETTRE XXIV.

Du 10 août.

Si je n'étois pas un inſenſé, je pourrois mener ici la vie la plus heureuſe. Il eſt rare que des circonſtances auſſi agréables ſe réuniſſent pour réjouir le cœur d'un honnête homme. Ah, je ne l'éprouve que trop ! c'eſt du cœur ſeul que dépend le bonheur ! Être membre de la plus aimable famille, être aimé du vieillard comme un fils, des enfans

comme un pere, & de Lucie. -- Et cet honnête D... qui ne trouble point mon bonheur par aucun accès d'humeur, qui m'embrasse avec cordialité, qui, après Lucie, me préfere à tout? Mon ami, ce seroit un plaisir de nous entendre quand nous nous promenons ensemble, & que nous nous entretenons de Lucie. Il n'y a dans le fond rien de plus risible que cette union, & cependant je suis souvent attendri jusqu'aux larmes. Quand il me parle de la respectable mere de Lucie, quand il me retrace ses dernies momens, & la touchante scene dans laquelle elle remit à sa fille le soin de ses enfans & de sa maison, lorsqu'il me dit comme dès ce moment Lucie changea de caractere, comme elle se montra ha-

bile économe, & mere tendre, ne passant aucune journée sans déployer ces deux qualités, & conservant cependant toujours sa gaieté & sa vivacité aimable; je marche à côté de lui, je cueille des fleurs sur la route, j'en forme avec soin un bouquet, & -- je le jette dans le premier ruisseau que je rencontre, & je regarde comme il descend lentement. Je ne sais si je t'ai déjà écrit que D. s'établit ici; la cour où il est estimé, lui donne un fief d'un fort joli revenu. J'ai peu vu d'hommes qui eussent autant d'ordre & d'exactitude dans les affaires.

LETTRE XXV.

Du 12 août.

D*** eſt certainement le meilleur homme du monde ; j'ai eu hier avec lui une ſinguliere converſation qu'il faut que je te raconte. Je venois prendre congé de lui, car j'ai eu la fantaiſie d'aller paſſer quelques jours dans les montagnes, d'où je t'écris. En me promenant dans ſa chambre, j'apperçus ſes piſtolets. --- Prête-moi ces piſtolets pour mon voyage. -- A ton ſervice, pourvu que tu veuilles te donner la peine de les charger ; ils ne ſont là que pour la forme. -- J'en pris un, & il continua : depuis que ma précaution me joua un vilain tour, je ne veux plus avoir d'armes chargées. Je le priai de

me conter cette aventure. J'étois à la campagne chez un ami, me dit-il; mes pistolets n'étoient point chargés, & je dormois tranquillement; une après-dînée qu'il pleuvoit & que j'étois assis à ne rien faire, je ne sais comment il me passa par la tête que des voleurs pouvoient attaquer la maison, que ces pistolets pourroient nous être utiles, que nous pourrions. — Enfin, tu sais comment on raisonne quelquefois à perte de vue quand on n'a rien de mieux à faire. Je donne ces pistolets à mon domestique pour les nettoyer & charger; il badine avec la servante, veut l'effrayer, & Dieu sait comment le pistolet part; la baguette étoit encore dedans, & va abattre un pouce à la servante. Juge du bruit &

des lamentations! un chirurgien à payer par-dessus le marché. Depuis cette affaire mes pistolets sont comme tu les vois. Mon cher ami, à quoi sert-il de prévoir? Nous ne pouvons savoir le danger qui nous menace; à la vérité. -- Tu sauras, mon ami, que j'aime tout de cet homme, excepté ses *à la vérité*. Ne sait-on pas, de reste, que chaque regle a ses exceptions ? Mais il est si honnête, il aime tant la vérité, que lorsqu'il croit avoir dit quelque chose de hasardé, de trop général, ou d'à-demi vrai, il ne cesse de limiter, de modifier, de retrancher ou d'ajouter, tant qu'au bout il se trouve qu'il n'a rien dit. Il s'enfonça dans le texte, suivant sa coutume: je cessai de l'écouter, je me plongai dans mes rêveries, & tout

en rêvant, je portai la bouche du pistolet à mon front. Fi, dit D... en détournant le pistolet, que signifie cela? -- Il n'est pas chargé. -- Eh bien, quoiqu'il ne le soit pas, dit-il avec impatience, qu'est-ce que cela signifie? -- Je ne puis comprendre qu'un homme soit assez fou pour se casser la tête, & la seule idée m'affecte. Faut-il donc, m'écriai-je, que vous autres hommes, quand vous parlez d'une chose, disiez d'abord: cela est fou, cela est sage, cela est bon, cela est mauvais; que signifie tout cela? Avez-vous examiné avec le plus grand soin les motifs intérieurs de cette action? Avez-vous su développer avec justesse les raisons pour lesquelles elle eut lieu, & pour lesquelles elle devoit se faire?

Si vous aviez fait tout cela, vous ne décideriez pas si promptement.

Tu m'accorderas que certaines actions sont criminelles, quelques soient les motifs qui les ont fait commettre. -- J'en convins, en haussant les épaules.

Cependant, mon cher ami, lui dis-je, il y a encore ici quelques exceptions à faire. Le vol est un crime; mais celui qui le commet, poussé par une extrême misere & dans l'unique but de sauver sa vie & celle de sa famille, sera-t-il puni, & n'a-t-il pas plutôt des droits à notre compassion? Qui jettera la premiere pierre contre ce mari qui, dans le mouvement d'une juste colere, sacrifie une femme infidelle & son perfide corrupteur, contre une jeune fille qui s'égara dans les transports de

l'amour? Nos loix mêmes, ces loix pedantes, ces loix froidement barbares, ſe laiſſent attendrir, & retirent leur châtimens.

Ces exemples ſont fort différens, dit D... parce qu'un homme déchiré par les paſſions, eſt incapable de réflexion, & eſt conſidéré comme un homme ivre, ou inſenſé. -- Ah! vous autres gens ſenſés, m'écriai-je, en riant, vous prononcez volontiers ces mots de paſſion, ivreſſe, extravagance; vous êtes-là tranquilles, ſans prendre garde à rien; vous évitez l'homme ivre, déteſtez l'extravagant; vous paſſez à côté comme le Prêtre, & ainſi que le phariſien, vous remerciez le Seigneur, de ne vous avoir pas fait comme l'un d'eux. J'ai connu plus

d'une fois l'ivresse; mes passions ont toujours bordé l'extravagance, je n'en rougis point : n'ai-je pas vu que de tout tems on a traité de gens ivres & insensés, tous les hommes extraordinaires qui ont fait quelque chose de grand ou qui paroissoit impossible?

Et ce qui est aussi insupportable dans la vie privée, c'est de voir que lorsqu'un jeune homme fait quelque action libre, noble, inattendue, on s'écrie: ce jeune homme est ivre, il est insensé. Rougissez, gens sobres, rougissez, sages de la terre. -- Voilà encore de tes excès, dit D... tu passes toujours le but: tu as ici du moins certainement tort, de comparer le suicide dont il étoit question, avec de grandes actions, puisqu'on ne peut le

regarder que comme une foibleſſe. Il eſt bien plus aiſé de mourir, que de ſupporter avec fermeté une vie pleine de tourmens.

J'étois ſur le point de rompre bruſquement l'entretien, car rien ne me met hors de moi, comme de voir qu'on me préſente un lieu commun qui ne ſignifie rien, tandis que je parle du fond du cœur. Je me contins cependant, parce que j'ai déjà ſouvent entendu ce pitoyable argument, & que je m'y accoutume. Mais je lui répondis avec quelque vivacité : Tu nommes cela foibleſſe ! prends garde de te laiſſer éblouir aux apparences. Un peuple ſoupire ſous le joug inſupportable d'un tyran ; le traiteras - tu de foible lorſqu'enfin il ſecoue & rompt ſes chaînes?

Un homme qui à l'inſtant que ſa maiſon eſt en feu, ſent toutes ſes forces tendues, qui ſouleve avec facilité des fardeaux qu'il peut à peine remuer lorſque ſes ſens ſont tranquilles; celui qui vivement offenſé attaque ſix hommes & les met en fuite, ſont-ce des gens foibles? Eh, mon bon ami! ſi la contention eſt la force, ſon excès peut-il être le contraire? D... me dit en me fixant: pardonne-moi, mais les exemples que tu cites me paroiſſent n'avoir aucun rapport au ſujet. Cela ſe peut, répondis-je; on m'a déjà reproché que ma maniere de combiner avoit un air de radotage. Voyons donc ſi nous pouvons nous repréſenter de quelqu'autre maniere quel doit être l'état de l'homme qui ſe détermine à

jeter le fardeau de la vie, fardeau en général ſi agréable ; ce n'eſt qu'en entrant dans ſa ſituation, en la ſentant, que nous pouvons raiſonner avec quelque juſteſſe.

La nature humaine, continuai-je, a ſes bornes ; elle peut ſupporter juſqu'à un certain degré la joie, la peine, les douleurs ; ce degré paſſé, elle eſt anéantie. Il n'eſt donc pas queſtion ici de ſavoir ſi tel eſt foible ou fort ; mais s'il peut ſurpaſſer les bornes de ſa nature, & la meſure de ſes ſouffrances, qu'elles ſoient morales ou phyſiques ; & je trouve auſſi extraordinaire d'entendre dire, l'homme qui ſe tue eſt un poltron, que d'entendre traiter de même celui qui meurt d'une fievre maligne.

Paradoxe, paradoxe tout-à-fait,

s'écria D... Pas tant paradoxe que tu te l'imagines, repliquai-je ; tu m'accorderas, que nous nommons maladie mortelle celle où la nature eſt tellement attaquée, qu'une partie de ſes forces eſt détruite, & l'autre trop affoiblie pour pouvoir ſe relever par quelque heureuſe révolution, & rétablir le cours de la nature.

Appliquons ceci à l'eſprit, voyons-le auſſi dans ſon cercle, comme les impreſſions travaillent ſur lui, comme les idées s'y établiſſent, juſqu'à ce qu'enfin une violente paſſion s'étend, le prive de toutes les forces qu'avoient ſes ſenſations dans leur tranquillité, & l'accable entiérement.

En vain l'homme ſage & de ſens froid connoît l'état malheureux de celui qui

eſt

eſt dans cette ſituation; en vain il lui donne des conſeils : c'eſt ainſi que l'homme ſain qui eſt près du lit du mourant, ne peut lui inſinuer la plus petite partie de ſes forces.

D. . . trouvoit cela trop général. Je lui citai la fille qui s'étoit noyée derniérement, & je lui rappellai ſon hiſtoire. Un bonne jèune créature tellement accoutumée au cercle étroit de ſes travaux domeſtiques, & à la tâche de la ſemaine, qu'elle ne connoiſſoit d'autre plaiſir que d'aller faire un tour hors de la ville le dimanche avec ſes camarades, peut-être de danſer une fois pendant les grandes fêtes, & le reſte du tems de s'entretenir avec la voiſine de quelque querelle, de quelque mauvais propos : elle ſent enfin

Bayerische
Staatsbibliothek
München

des beſoins intérieurs, augmentés encore par les flatteries des hommes; tous ſes plaiſirs paſſés lui deviennent peu à peu inſipides, juſqu'à ce qu'elle rencontre un homme auquel un ſentiment inconnu l'attache inviſiblement, ſur lequel elle réunit maintenant toutes ſes eſpérances; elle oublie le monde qui eſt autour d'elle, elle ne voit, elle n'entend, elle ne ſent que lui ſeul, elle ne deſire que lui ſeul. N'étant point corrompue par les plaiſirs d'une vanité légere, ſes ſouhaits vont droit au but, elle veut être à lui, elle veut trouver dans un lien éternel tout le bonheur qui lui manque, & jouir de la réunion de tous les plaiſirs qu'elle deſiroit. Des promeſſes répétées qui mettent le ſceau à ſes eſpérances, des

Bayerische Staatsbibliothek München

careſſes qui enflamment ſes deſirs, environnent ſon ame en entier ; elle nage dans un avant-goût des plaiſirs ; elle eſt dans la plus grande extaſe ; elle étend enfin les bras pour embraſſer tous ſes vœux. — Ils s'évanouiſſent, ſon amant l'abandonne. — Saiſie, glacée, elle eſt ſans ſentiment devant l'abîme, tout eſt ténebres autour d'elle, il n'eſt plus pour elle de projet, de conſolation, d'eſpoir. Celui en qui étoit ſa vie, ne l'a-t-il pas délaiſſée ? Elle ne voit point le vaſte univers qui eſt devant elle ; elle ne voit point tant d'hommes qui pourroient réparer ſa perte : elle ſe ſent ſeule, abandonnée de tout le monde. Aveugle, preſſée par la vive douleur qui étreint ſon cœur de toutes parts, elle ſe précipite dans le néant,

pour y finir ses tourmens. Voilà, D..., l'histoire de bien des hommes; & n'est-ce pas là précisément le cas de la maladie? La nature ne trouve point de sortie du labyrinthe, des forces usées, & des forces opposées, & il faut que le malade meure.

Malheur à l'homme qui verroit cette situation, & qui pourroit dire: la folle! Que n'attendoit-elle, que ne laissoit-elle agir le tems? son désespoir se seroit adouci, & elle auroit trouvé un consolateur. C'est de même que si un autre disoit: le fou! il est mort de la fievre; que n'attendoit-il jusqu'à ce qu'il eût reprit des forces, que son sang se fût calmé? tout seroit bien allé, & il vivroit encore aujourd'hui.

D... qui ne trouvoit pas la compa-

raiſon aſſez juſte, m'objecta pluſieurs choſes, entr'autres, que je n'avois parlé que d'une fille ſimple & ignorante; mais qu'il ne pouvoit pas comprendre qu'un homme de ſens, dont le cercle ſéroit plus étendu, & qui voyoit bien d'autres conſolations, pût ſe laiſſer aller à ce déſeſpoir. Mon ami, lui dis-je, quelque inſtruit, quelque habile que ſoit l'homme, il eſt homme cependant, & le peu de raiſon qu'il poſſede, n'agit point, ou agit foiblement, quand la paſſion ſe déchaîne, & quand les bornes de l'humanité preſſent, plutôt. -- Nous en parlerons une autre fois, dis-je en prenant mon chapeau. Ah! mon cœur étoit ſi plein. -- Et nous nous ſéparâmes ſans nous être entendus. Il eſt ſi rare que les hommes s'entendent!

LETTRE XXVI.

Du 15 août.

Il eſt bien vrai que le ſentiment ſeul rend les hommes néceſſaires les uns aux autres. Je vois que Lucie me perdroit à regret ; & pour les enfans, ils me répetent chaque jour : tu reviendras demain. J'étois allé aujourd'hui chez Lucie pour remonter ſon claveſſin ; je n'ai pu en venir à bout : tous ces enfans couroient après moi, pour que je leur fiſſe un conte, & Lucie a voulu que je les contentaſſe ; je leur ai donné à goûter, car ils le reçoivent à préſent preſqu'auſſi volontiers de moi que de Lucie, & je leur ai fait un de mes meilleurs contes, celui de la princeſſe qui étoit ſervie par des nains.

J'apprends beaucoup moi-même par cet exercice, je t'assure, & je suis fort surpris de l'effet que ces contes font sur eux. Quelquefois j'imagine un incident que j'oublie à un second récit. Les petits polissons ne manquent point de me dire : ce n'étoit pas ainsi la premiere fois ; ensorte que je m'applique maintenant à réciter tout de suite, sans changement, & d'un ton à moitié chantant. J'ai vu par là comment un écrivain fait tort à son ouvrage, en changeant même en beau ses récits. Nous recevons volontiers les premieres impressions ; l'homme croit même l'incroyable, il se grave dans sa tête ; mais malheur à qui voudra ensuite l'effacer !

LETTRE XXVII.

Du 18 août.

FALLOIT-IL donc que ce qui fait le bonheur de l'homme, devint ensuite la source de ses infortunes ? Le sentiment brûlant qui attachoit mon cœur à la nature entiere, qui m'inondoit d'un torrent de délices, qui formoit un paradis tout autour de moi, est devenu un bourreau insupportable, un démon qui me tourmente & qui me poursuit par-tout. Autrefois je contemplois du haut des rochers le lac majestueux, qui, jusqu'à ces monts éloignés, arrose les collines fertiles. Tout couloit, germoit, végétoit. Autour de moi tout étoit en mouvement ; je voyois d'un côté mi-côtes de vignes, & ces mon-

tagnes couvertes jusqu'à leurs sommets de sapins d'un verd sombre, les contours variés des vallons plus bas ombragés par de rians vergers. Le lac tranquille réfléchissoit tous ces objets ainsi que les nuées légeres qu'un doux zéphir balançoit dans les airs. J'entendois les oiseaux animer les bois par leur ramage. Là des milliers de moucherons dansoient aux rayons pourprés du soleil couchant. Je voyois la mousse forcer le rocher aride à lui fournir sa nourriture, & les genêts croître là-bas dans le sable. Tout montroit à mes yeux la chaleur sacrée qui vivifie la nature ; elle embrasoit, elle remplissoit mon cœur ; je me perdois dans le sentiment de l'infini. D'énormes montagnes m'environnoient, des précipices

étoient sous mes pas, un petit ruisseau serpentoit autour de moi, des torrens impétueux échappoient avec fracas d'une gorge serrée par deux monts, les rochers & leurs échos retentissoient au loin, & je voyois dans la profondeur de la terre, des forces innombrables s'agiter, & se multiplier à l'infini. Tous les êtres de la création, sous mille figures différentes, se meuvent sur la terre & sous le ciel; & les hommes se cachent, & se nichent dans leurs petites cabanes, & ils disent : -- Nous régnons sur ce vaste univers. Foible mortel ! tu vois tout en petit, parce que tu es petit. Des montagnes escarpées, des déserts qu'aucun pied d'homme n'a foulés, jusqu'aux bornes inconnues du vaste Océan, le Créateur

éternel anime tout par son soufle, & prend plaisir à chaque atôme auquel il a donné l'existence & la vie. Ah! combien de fois alors le vol d'un aigle qui passoit par-dessus ma tête, ne m'a-t-il pas inspiré le desir d'être transporté sur les bords de la mer imcommensurable, d'y goûter les délices de la vie dans la coupe éternelle de l'Etre infini, & de sentir, ne fût-ce que pendant une minute, dans les forces limitées de mon sein, une goutte de la béatitude de l'Etre en qui & par qui tout est produit?

Cher ami, le simple souvenir de ces heures me cause encore du plaisir; la contention d'esprit qui me retrace ces sensations, qui me donne la faculté de les exprimer, éleve mon ame au-dessus

d'elle-même, & me fait ſentir au double la détreſſe de ma ſituation préſente.

Un rideau s'eſt tiré devant mon ame, le théâtre a changé ; au lieu de la ſcene de la vie éternelle, je n'ai plus devant moi que l'abîme d'une foſſe ouverte à jamais. Pouvons-nous dire : cela eſt, tandis que tout paſſe, que le tems emporte tout d'un cours rapide, & que l'exiſtence paſſagere entraînée, hélas ! par le torrent, eſt abîmée ſous les flots, ou briſée contre les rochers ? Point de minute qui ne ronge & toi-même & ceux qui t'entourent ; point de minute où tu ne ſois un deſtructeur. La plus innocente promenade coûte la vie à des milliers de pauvres inſectes ; un ſeul pas détruit le bâtiment de la

fourmi laborieuſe, & fait d'un petit monde une foſſe. Non, ce ne ſont point ces grandes & rares calamités, ces flots qui entraînent vos villages, ces tremblemens de terre qui engloutiſſent vos villes, qui me touchent & m'émeuvent. Ce qui me mine le cœur, c'eſt cette force deſtructive qui eſt cachée dans tout ce qui exiſte. La nature n'a rien formé qui ne ſe conſume ſoi-même, qui ne conſume ce qu'il touche. C'eſt ainſi qu'entouré du ciel, de la terre, & de toutes les forces mouvantes, j'erre le cœur déchiré, & que l'univers n'eſt pour moi qu'un monſtre effroyable, qui engloutit & regorge.

LETTRE XXVIII.

Du 20 août.

C'EST en vain que je tends mes bras vers elle, quand je m'éveille le matin après des ſonges ſiniſtres ; c'eſt en vain que je la cherche près de moi, quand un rêve innocent m'a heureuſement trompé, & m'a placé près d'elle dans la prairie ; je tenois ſa main, je la couvrois de baiſers : ah ! lorſqu'encore à moitié endormi, je crois la toucher, & que je m'éveille entiérement. -- Un torrent de larmes ſort de mon cœur oppreſſé ; & ſans conſolation, je pleure d'avance un ſombre avenir.

LETTRE XXIX.

Du 22 août.

MON ami, toute mon activité a dégénéré en une indolence inquiete; je ne puis être oisif, & je ne puis m'occuper. Je ne saurois réfléchir; je ne suis plus sensible aux beautés de la nature, & les livres me causent du dégoût : oui, tout nous manque, si nous nous abandonnons nous-mêmes. Je souhaite quelquefois d'être un manœuvre; du moins, en m'éveillant, j'aurois un but, une espérance, une tâche pour la journée; souvent je porte envie à D... quand je le vois enfoncé jusqu'aux oreilles dans un tas de papiers & de parchemins, & je me dis : je serois heureux à sa place. J'ai eu déjà plus d'une

fois l'idée de t'écrire, & au ministre, pour ce poste que tu crois qui me seroit accordé ; je le crois moi-même ; le ministre m'aime depuis long-tems, & m'a dit plusieurs fois que je devrois chercher à m'employer. C'est l'affaire d'une heure ; mais quand la fable du cheval qui, ennuyé de sa liberté, se laissa seller & brider, & eut tout lieu de s'en repentir ; quand cette fable, dis-je, se retrace à mon esprit, je ne sais quel parti prendre. Eh, mon cher ami ! le desir de changer de situation, n'est-il point la suite d'un principe d'impatience qui me poursuivroit également par-tout ?

LETTRE

LETTRE XXX.

Du 28 août.

Si mon mal pouvoit se guérir, ces gens-ci le guériroient sans doute. C'est aujourd'hui le jour de ma naissance; de grand matin j'ai reçu un petit paquet de la part de D... j'ai reconnu à l'ouverture un des nœuds de manche que Lucie portoit le premier jour que je la vis, & que je lui avois demandé plusieurs fois. D... y avoit joint deux vol. in-12. l'*Homere* de *Wetstein*, petit livre que je desirois depuis longtems, l'*Ernesti* étant incommode à la promenade. Tu vois comme ils préviennent mes desirs, comme ils connoissent toutes ces petites attentions de l'amitié, bien supérieures aux pré-

ſens ſuperbes de l'homme vain qui nous humilie. J'ai donné mille baiſers à ce nœud de manche, & chaque fois j'ai reſpiré le ſouvenir des délices de quelques jours heureux, jours qui ne reviendront plus. Mon ami, tel eſt notre ſort : je n'en murmure point, les fleurs de la vie ne ſont que paroître. Combien paſſent ſans laiſſer de veſtiges après elles, combien peu donnent de fruits, & que ces fruits ſont rarement mûrs ! & cependant. — Ah, mon ami ! n'eſt-il pas étrange que nous laiſſions ſouvent flétrir & tomber en pourriture ce peu de fruits mûrs qui nous reſtent ? Adieu.

Il fait le plus beau tems du monde. Souvent dans le verger de Lucie grimpé ſur un arbre, je choiſis des poires

avec le cueilloir ; elle eſt ſous l'arbre, & elle les reçoit à meſure que je les lui tends.

LETTRE XXXI.

Du 30 août.

MALHEUREUX ! n'es-tu pas un inſenſé, ne prends-tu pas plaiſir à te tromper toi-même ? Que deviendra enfin cette paſſion fougueuſe & ſans bornes ? Je n'adreſſe plus de prieres qu'à Lucie ; mon imagination ne me repréſente qu'elle ; tout ce qui m'entoure n'eſt rien pour moi que relativement à elle ; & cet état-là me donne des heures fortunées. -- Juſqu'à ce que je ſois contraint de m'arracher d'elle : ah, mon ami ! mon

propre cœur m'y force ſouvent. Quand j'ai été aſſis près d'elle, pendant deux ou trois heures, tout entier à ſa figure, à ſes geſtes, à ſes divines expreſſions, peu-à-peu le ſentiment s'empare de moi, & parvient à ſon comble; mes yeux ſe troublent, j'entends à peine, je me ſens pris à la gorge, mes veines ſe gonflent, mon cœur palpite avec violence; mon ami, ſouvent je ne ſais ſi j'exiſte. Alors ſi, comme il arrive quelquefois, l'attendriſſement ne prend pas le deſſus, ſi Lucie ne m'accorde pas la triſte conſolation d'inonder ſa main de mes larmes, il faut que je ſorte, il faut que je coure errer dans la campagne. Je grimpe à un rocher eſcarpé, je coupe un chemin au milieu du taillis, à travers des

buiſſons qui me déchirent, & je me trouve un peu ſoulagé; quelquefois je reſte étendu ſur la terre, mourant de ſoif, accablé de laſſitude; quelquefois bien avant dans la nuit, quand la lune luit ſur ma tête, je m'appuie contre un arbre courbé dans une forêt écartée, pour donner quelque repos à mes pieds écorchés, & je ſommeille d'épuiſement juſqu'à la pointe du jour. Oh, mon ami! la triſte cellule, le cilice, la ceinture hériſſée de fer feroient pour moi des voluptés, au prix des peines que j'éprouve. Adieu. Je ne vois de terme à tous ces tourmens que la tombe.

LETTRE XXXII.

Du 2 ſeptembre.

JE partirai. Je te remercie, mon ami; je balançois, tu me décides. Depuis quinze jours je penſe à la quitter, il le faut. Elle eſt revenue en ville chez une amie; & D. . . -- & -- je partirai.

LETTRE XXXIII.

Du 10 ſeptembre.

QUELLE nuit, mon ami! je puis tout ſupporter maintenant, je ne la reverrai plus. Ah! que ne puis-je ſauter à ton cou, & t'exprimer avec mille larmes tous les mouvemens qui tourmentent mon cœur! Je ſuis aſſis, je cherche à reſpirer librement, je fais

tous mes efforts pour me calmer, j'attends le jour, & les chevaux de poste.

Elle repose; elle ne pense pas qu'elle ne me reverra jamais. Je me suis arraché, j'ai eu la force de ne point trahir mon projet, pendant un entretien de deux heures: & quel entretien, grand Dieu!

D... m'avoit promis de se rendre avec Lucie d'abord après le soupé dans le jardin. J'étois sur la terrasse sous les épais châtaigniers, & je voyois le coucher du soleil; il quittoit pour la derniere fois à mes yeux cette agréable vallée, & ce lac tranquille. Souvent j'avois été là avec elle, j'avois vu ce même spectacle auguste; & maintenant. -- Je me promenois le long de

cette allée qui m'étoit ſi chere, une ſecrete ſympathie m'y avoit ſouvent retenu, avant que je connuſſe Lucie, & nous nous réjouîmes lorſqu'au commencement de notre connoiſſance, nous découvrîmes que nous avions eu tous deux la même prédilection pour cet endroit. D'abord à travers les châtaigniers, on découvre une vue étendue. -- Mais, je me rappelle que je t'en ai déjà écrit, que je t'ai dit comment de hautes charmilles vous enferment à la fin; comment à travers d'un boſquet l'allée devient toujours plus ſombre, juſqu'à ce que tout ſe termine par un grand cabinet de verdure épaiſſe qui a tous les charmes de la plus ſombre retraite: je ſens encore l'émotion douce & mélancolique qui s'em-

para de mon cœur, la premiere fois que j'entrai dans cette profonde retraite ; ſans doute j'avois un preſſentiment ſecret qu'elle ſeroit un jour pour moi un théatre de délices & de tourmens.

J'avois donné une demi-heure aux idées oppoſées de départ & de retour, lorſque je les entendis monter la terraſſe ; je volai à leur rencontre ; en friſſonnant, je lui pris la main, & la baiſai. A l'inſtant que nous parvînmes ſur la terraſſe, la lune parut de derriere une colline couverte de bois. En nous entretenant de diverſes choſes, nous vînmes dans le cabinet ſombre. Lucie y entra, & s'aſſit ; D... ſe mit près d'elle ; j'en fis de même ; mais mon trouble ne me permit pas d'être

long-tems assis ; je me levai, me tins debout devant elle, allai, & revins, me rassis : c'étoit un état violent. Elle nous fit observer le bel effet du clair de lune qui éclairoit toute la terrasse au bout de la charmille, tableau d'autant plus auguste, d'autant plus brillant, que tout étoit sombre autour de nous. Nous gardâmes quelque tems le silence, puis elle nous dit : je ne me promene jamais au clair de la lune, que je ne me rappelle les personnes cheres à mon cœur, que j'ai perdues ; que je n'aie le sentiment de la mort, & celui de l'avenir : oui, nous serons encore, continua-t-elle, avec solemnité ; mais, Werther, nous retrouverons-nous, nous reconnoîtrons-nous? quel pressentiment avez-vous là-dessus ? Qu'en pensez-vous ?

Lucie, dis-je, en lui tendant la main, & les yeux mouillés de larmes, nous nous reverrons ici, & là, nous nous reverrons. Je ne pus en dire davatange. -- Mon ami, falloit-il qu'elle me fît cette question au moment même où l'idée d'une séparation cruelle remplissoit mon cœur?

Et les personnes qui nous étoient cheres, & qui ne sont plus, savent-elles que lorsque nous sommes heureux, nous nous rappellons leur souvenir avec tendresse? L'ombre de ma mere voltige toujours autour de moi, quand dans une soirée tranquille, je suis assise au milieu de ses enfans, de mes enfans; quand je les vois rassemblés autour de moi, comme ils étoient rassemblés autour d'elle. Je leve alors

mes yeux humides vers le ciel, & je ſouhaite qu'elle pût jeter un coup-d'œil ſur nous, qu'elle pût voir comment je tiens la promeſſe que je lui fis à ſes derniers inſtans, d'être la mere de ſes enfans. Cent fois, je m'écrie : Pardonne-moi, ô mere, qui me fut ſi chere ! pardonne, ſi je ne ſuis pas ce que tu étois pour eux ! Ah ! je fais cependant tout ce que je puis ; ils ſont habillés, ils ſont nourris ; & ce qui eſt plus encore, ils ſont élevés, ils ſont chéris ; ſi tu pouvois voir notre union, notre attachement réciproque, tu rendrois de vives actions de graces à cet Être ſuprême auquel en mourant tu adreſſois de ferventes prieres pour le bonheur de tes enfans. Elle dit cela, mon ami ; & qui pourroit répéter tout

ce qu'elle dit ? comment des caracteres froids & insensibles rendroient-ils les expressions du sentiment & du génie ? D. . . l'interrompit doucement. -- Vous êtes trop émue, mon aimable Lucie : je sais que ces idées vous sont cheres ; mais je vous demande la grace. -- Oh! D. . . . . dit-elle, tu n'oublies pas toi-même, je le sais, les soirées où nous étions assis tous les trois à notre petite table ronde, pendant l'absence de mon pere, & quand les enfans étoient couchés. Tu avois souvent un livre près de toi, mais tu n'en lisois guere ; & qui n'auroit préféré à tout la compagnie de cette femme aimable ? Elle étoit belle, douce, gaie, & toujours active. Dieu sait combien de fois je me suis prosternée devant lui, pour lui

demander avec larmes de me rendre ſemblable à elle.

Lucie, m'écriai-je en me jetant à ſes pieds; prenant ſes mains, & les arroſant de mes larmes, Lucie! la bénédiction de Dieu repoſe ſur toi, & le génie de ta mere. --- Si vous l'aviez connue, me dit elle, en me ſerrant la main, elle étoit digne d'être connue de vous. --- Je reſtai immobile; jamais je n'avois entendu une louange auſſi flatteuſe. --- Et cette femme a du mourir à la fleur de ſes ans; le dernier de ſes enfans n'avoit que ſix mois. Sa maladie fut courte; elle étoit tranquille, réſignée, rien ne l'inquiétoit, excepté ſes enfans, & ſur-tout le cadet. Lorſqu'elle ſentit approcher ſa fin, elle me dit: va chercher mes enfans; & quand

ils furent tous autour de ſon lit, les petits qui ne connoiſſoient point leur malheur, les grands qui étoient hors d'eux-mêmes, elle éleva au ciel ſes mains tremblantes, pria ſur eux, les baiſa les uns après les autres, les renvoya, & me dit : ſois leur mere; je lui tendis la main. « Tu promets beau-
» coup, ma fille, le cœur d'une mere,
» & l'œil d'une mere. Tes larmes re-
» connoiſſantes m'ont ſouvent montré
» que tu ſentois ce que c'eſt que le
» cœur d'une mere; aie-le pour tes
» freres & ſœurs; & pour ton pere,
» la fidélité & la ſoumiſſion d'une
» épouſe. » Tu le conſoleras. Elle le demanda. Il étoit ſorti pour cacher ſa douleur amere, il ſentoit toute l'étendue de ſa perte, ſon cœur étoit déchiré.

D. . . tu étois dans la chambre. Elle entendit marcher, demanda qui c'étoit, & te fit approcher. Comme elle nous regarda tous les deux d'un œil tranquille & satisfait, qui disoit : ils seront heureux, ils seront heureux ensemble ! D. . . s'écria en l'embrassant : oui, nous le sommes, nous le serons. Le tranquille D. . . étoit tout hors de lui ; pour moi, je ne me possédois pas.

Werther, continua-t-elle, & cette femme devoit nous quitter ! Grand Dieu ! faut-il qu'on voie partir ainsi ce que l'on a de plus cher au monde ? & personne ne sent cela aussi vivement que les enfans, qui se plaignoient encore long-tems après, que les hommes noirs eussent emporté la maman.

Elle se leva, je me réveillai ; mais

je restois assis, & je tenois sa main. Partons, dit-elle, il en est tems. Elle retiroit sa main, je la tenois plus fortement serrée. Nous nous reverrons, m'écriai-je, nous nous retrouverons; sous quelle forme que ce soit, nous nous reconnoîtrons; je vais, oui, je vais de moi-même; mais si c'étoit pour toujours, je n'y résisterois pas. Adieu, Lucie, adieu, D... nous nous reverrons. -- Demain, je pense, ajouta-t-elle en riant. Je sentis ce mot de demain. Hélas! elle ne savoit pas lorsqu'elle retiroit sa main de la mienne. --- Elle s'en fut le long de l'allée. Je restai debout, je la suivis des yeux, puis je me jetai à terre, & je répandis un torrent de larmes; je me relevai, courus sur la terrasse, & je vis en-

core, à l'ombre des tilleuls, ſa robe blanche flotter vers la porte du jardin; j'étendis les bras, & elle s'évanouit.

LETTRE XXXIV.

Du 20 octobre.

Nous ſommes arrivés hier ici. Le miniſtre eſt incommodé, & ne ſortira pas de quelques jours. S'il étoit moins bourru, tout iroit bien. Je ne le vois que trop; le ciel me deſtine à de rudes épreuves: mais prenons courage; avec un peu de légéreté on peut tout ſupporter. De la légéreté! comment ce mot a-t-il échappé à ma plume? Je ne puis m'empêcher d'en rire; un peu de cette légéreté qui me manque, me rendroit le plus heureux des hommes.

Quoi! tandis que d'autres avec peu de forces & de talens paradent devant moi de l'air du monde le plus ſatisfait, faut-il que je déſeſpere de mes facultés, & des dons de la nature? Grand Dieu! toi qui as daigné répandre ſur moi tant de bienfaits, que ne m'as-tu donné en même tems plus de contentement & de confiance!

Prenons patience, tout ira mieux, je l'eſpere; car je te l'avouerai, mon ami, tu avois raiſon: depuis que je ſuis obligé de me mêler tous les jours avec les autres hommes; depuis que j'obſerve leurs diſcours, leurs projets, leurs actions, je ſuis plus tranquille, je ſuis plus content de moi-même. Comme nous ſommes faits de maniere que nous comparons tout à nous, & nous à tout,

le bonheur & le malheur ne tiennent qu'aux objets auxquels nous nous comparons ; & à cet égard rien de plus dangereux que la ſolitude. C'eſt là que notre imagination, qui tend toujours à s'élever, prend un nouvel eſſor ſur les ailes de la poéſie, & ſe forme une chaîne d'êtres dont nous ſommes les derniers. Tout paroît plus grand que nature, tout paroît ſupérieur à nous ; & cette marche eſt naturelle. Nous ſentons ſi ſouvent nos imperfections; nous croyons avoir remarqué chez d'autres les qualités qui nous manquent, nous leur ajoutons celles que nous poſſédons nous-mêmes, & voilà l'homme parfait, l'homme heureux ; mais cet homme n'eſt que l'ouvrage de notre imagination.

Mais lorſqu'au contraire, malgré notre foibleſſe & nos chagrins, nous travaillons de ſuite à atteindre le but, nous trouvons ſouvent, qu'en louvoyant, nous allons plus loin que d'autres à force de voiles & de rames. -- Et -- C'eſt pourtant un vrai ſentiment de ſoi-même, que de ſe voir à côté des autres, ou même plus avancé qu'eux.

LETTRE XXXV.

Du 20 novembre.

Je commence à trouver ma ſituation ſupportable: je ſuis aſſez occupé; & la quantité d'acteurs, les différens rôles qu'ils jouent, ſont pour moi un ſpectacle varié & piquant. J'ai fait connoiſ-

ſance avec le comte de C... & je le reſpecte tous les jours davantage. C'eſt un homme d'un eſprit pénétrant & étendu, il voit plus loin que les autres, mais il n'en eſt pas plus froid pour cela; le ſentiment brille par-deſſus toutes ſes autres qualités : il me témoigna de l'intérêt, un matin que j'allai lui parler d'affaires; il s'apperçut dès les premiers mots que nous nous entendions, & qu'il pouvoit parler avec moi ſur un autre ton qu'avec bien d'autres. Auſſi ne puis-je aſſez me louer de ſa conduite ouverte à mon égard. Il n'y a pas de plus grand plaiſir que celui de voir une belle ame ſe déployer ainſi devant vous.

LETTRE XXXVI.

Du 22 décembre.

Je l'avois bien prévu, le miniſtre me cauſe beaucoup de chagrins ; c'eſt le fou le plus pointilleux qu'il y ait ſous le ciel : il marche pas à pas, il eſt auſſi minutieux qu'une vieille commere : un homme qui n'eſt jamais content de lui-même, comment le ſeroit-il des autres ? J'aime à travailler vivement, de ſuite ; & ce qui eſt fait, eſt fait : point du tout, il eſt capable de me rendre ma minute, & il me dit : -- C'eſt bien, reliſez cependant, on trouve toujours quelque mot plus propre, quelque particule mieux placée. -- Alors je me donnerois volontiers à tous les diables. Pas un *&*, pas une ſeule liaiſon ne

doit être omiſe ; & ces inverſions que j'aime, qui m'échappent ſouvent, mon ami, il eſt leur ennemi juré. Si l'on ne déclame pas toujours ſes périodes ſur le ton du bureau, il n'y eſt plus. Il eſt bien triſte d'avoir à faire à un tel perſonnage.

La confiance du comte de C... eſt la ſeule choſe qui me conſole. Il me diſoit l'autre jour très-franchement, combien il étoit mécontent de la longueur & des difficultés de mon miniſtre : les gens de ce caractere rendent tout difficile à eux-mêmes, & aux autres. Mais, ajouta le comte, il faut ſe réſigner, comme un voyageur obligé de gravir une montagne : ſans doute, ſi la montagne n'étoit pas là, le chemin ſeroit plus court & plus com-

mode ; mais enfin elle eſt là, & il faut la paſſer.

Mon vieillard s'apperçoit bien auſſi de la préférence que me donne le comte ſur lui. Cela le fâche, & il ſaiſit toutes les occaſions de me dire du mal de ce ſeigneur. Je tiens ſon parti comme il eſt bien naturel, ce qui augmente ſon humeur ; je m'apperçus bien hier qu'en tirant ſur le comte, il vouloit auſſi tirer ſur moi. Le comte, diſoit-il, eſt fort bon pour les affaires du monde ; il travaille avec facilité, & a une bonne plume ; mais il lui manque, ainſi qu'à tous les beaux eſprits, une érudition ſolide. Les mains me démangeoient ; car à quoi bon raiſonner avec de tels animaux ? Mais enfin, comme cela n'étoit pas

possible, je lui repliquai avec assez de vivacité, que le comte étoit un homme à qui on devoit des égards, soit pour son caractere, soit pour ses lumieres. Je n'ai, dis-je, jamais connu personne qui ait aussi bien réussi à étendre son génie, à l'élever au-dessus des autres, sans rien perdre de son activité pour le courant des affaires. Ce que je disois là, étoit de l'algebre pour cette cervelle, & je me retirai, de peur que quelque nouveau déraisonnement n'émût trop ma bile.

Et c'est vous tous qui êtes cause de mes malheurs, vous qui m'avez forcé à m'imposer ce joug, & qui m'avez tant prêché l'activité. Si celui qui plante des pommes de terre, & les porte en ville les jours de marché,

n'eſt pas plus actif que moi, je veux bien encore ramer dix ans ſur la maudite galere à laquelle je ſuis enchaîné.

Et l'ennui, cette brillante miſere qui regne ici parmi le ſot peuple qui ſe fréquente excluſivement; cette ambition pour le rang: comme ils travaillent, comme ils ſe guettent pour gagner le pas les uns ſur les autres! Quelles petites & miſérables paſſions, & qui ſe montrent toutes nues! Il y a ici, par exemple, une femme qui ne ceſſe d'entretenir la compagnie de ſa nobleſſe, & de ſes terres. Point d'étranger qui, en entendant ſes diſcours, ne penſât: cette femme eſt une folle à qui ſa mince nobleſſe & l'honneur d'avoir une terre ſeigneuriale, font tourner la tête. Eh bien, non, c'eſt

plus ridicule encore ; cette femme eſt la fille d'un ſecretaire de bailliage des environs. -- Mon ami, je ne puis comprendre que le genre-humain ſoit aſſez bête pour s'avilir de cette maniere.

Il eſt vrai que je m'apperçois tous les jours de plus en plus, combien il eſt ridicule de juger des autres par nous-mêmes. J'ai tant de peine à calmer mon ſang, à tranquilliſer mon cœur, que je laiſſe volontiers chacun ſuivre le ſentier qu'il a choiſi; mais je demande auſſi la même liberté.

Ce qui m'inquiete le plus, ce ſont ces miſérables diſtinctions entre les habitans d'une même ville. Je ſais auſſi bien que perſonne, combien la différence des états eſt néceſſaire, combien j'en retire d'avantage moi-même. Mais

je ne voudrois pas que cette institution se trouvât en mon chemin, quand je pourrois jouir encore de quelques plaisirs, de quelqu'apparence de bonheur sur cette terre.

J'ai fait derniérement la connoissance d'une baronne de B. fille très-aimable, qui, malgré la roideur des gens qui l'entourent, a conservé beaucoup d'aisance & de naturel. La conversation que nous eûmes ensemble, nous fit également plaisir, & je lui demandai, en la quittant, la permission de lui rendre mes devoirs, permission qu'elle m'accorda de si bonne grace, que j'attendis avec impatience le moment d'en profiter. Elle n'est pas d'ici, & demeure chez une tante. La physionomie de cette vieille bégueule me déplut;

je ne laiſſai pas de lui marquer beaucoup d'attentions, & de lui adreſſer ſouvent la parole. Au bout d'une demi-heure, j'avois à peu près deviné ce que la baronne m'a avoué depuis. Cette chere tante, vieille, peu riche, peu ſpirituelle, n'a d'autre appui que la longue ſuite de ſes ancêtres, d'autres remparts que la nobleſſe dont elle fait une paliſſade autour d'elle, & d'autres plaiſirs que celui d'être à ſa fenêtre, d'y regarder du haut en bas les têtes bourgeoiſes qui paſſent dans les rues. Cette vieille folle doit avoir été belle autrefois; plus d'un pauvre jeune homme a été le jouet de ſes caprices: ce fut le ſiecle d'or. Les charmes flétris, il fallut ſe contenter d'un vieux officier, & ſe plier à ſes volontés: ce fut le ſiecle

d'airain. Elle eſt veuve, elle eſt ſeule maintenant; ſans ſon aimable niece, perſonne ne feroit attention à elle: & voilà bien le ſiecle de fer.

LETTRE XXXVII.

Du 8 janvier.

QUELS hommes! Le cérémoniel remplit leurs ames en entier; pendant toute une année ils méditent, ils travaillent, pour être d'un ſiege plus près du haut de la table. Et ne crois point que ce ſoit par oiſiveté; au contraire, ils augmentent leurs travaux, en donnant à ces bagatelles le tems qu'ils devroient employer aux affaires. La ſemaine paſſée il y eut diſpute pour le pas à une partie de traîneaux; la partie fut rompue.

Les insensés, qui ne voient pas que ce n'est point la place qui fait la vraie grandeur ! Celui qui a cette premiere place, joue rarement le premier rôle ; plus d'un roi est gouverné par son ministre ; plus d'un ministre par son secretaire. Qui est le premier alors? n'est-ce pas celui qui a la force ou l'adresse de faire servir les passions des autres à ses desseins.

LETTRE XXXVIII.

Du 20 janvier.

Il faut que je vous écrive, ma chere Lucie, d'ici, dans une cabane où le mauvais tems m'a forcé de me refugier. Aussi long-tems que j'ai été dans cette triste ville, au milieu d'étrangers,

tout-

tout-à-fait étrangers à mon cœur, ce cœur ne m'a point dit de vous écrire; mais dans cette cabane, dans cette retraite, dans cette eſpece de priſon, où la grêle & la neige ſe déchaînent contre ma petite fenêtre, je me retrouve à vous & à moi. A l'inſtant où je ſuis entré, votre figure s'eſt préſentée à mes yeux, votre ſouvenir a rempli mon cœur. Oh, ma Lucie! quel ſouvenir ſacré! quel ſouvenir touchant! Grand Dieu, rends-moi la premiere minute où j'ai vu Lucie!

Si vous me voyiez, ma chere amie, au milieu de ce tourbillon où tout me diſtrait & rien ne m'affecte! Mes ſens ſont deſſéchés; pas une minute où mon cœur ſoit rempli; pas une où je répand les larmes précieuſes du ſenti-

ment. Rien, rien ne m'intéreſſe. Je ſuis là comme devant la *piece curieuſe*; je vois paſſer les petites poupées, & je me demande : n'eſt-ce point une illuſion d'optique ? Je joue avec ces marionnettes, ou plutôt j'en ſuis une moi-même. Je prends la main de mon voiſin, je ſens qu'elle eſt de bois, je la retire en friſſonnant.

Je n'ai trouvé ici qu'un être de votre eſpece, une demoiſelle de B... elle vous reſſemble, ma chere Lucie, s'il eſt vrai qu'on puiſſe vous reſſembler. Ah ! direz-vous, cet homme a appris à faire de jolis complimens. Il y a du vrai à ce que vous dites-là ; depuis quelque tems je ſuis très-aimable, ne pouvant être autre choſe. J'ai beaucoup d'eſprit, & les femmes diſent que per-

ſonne ne s'entend auſſi bien que moi à diſtribuer des louanges, — & des menſonges, ajoutez- vous; car l'un ne va point ſans l'autre. Mais je voulois parler de Mademoiſelle de B... Elle a beaucoup de ſentiment & d'eſprit; tous deux brillent dans ſes beaux yeux bleus. Sa nobleſſe n'eſt pour elle qu'un fardeau, qui ne remplit aucun des vœux de ſon cœur; elle voudroit être hors de ce tourbillon. Souvent nous paſſons en idée des heures agréables dans une heureuſe retraite, & près de vous, ma chere Lucie; car elle vous connoît, elle eſt obligée de vous rendre hommage: mais non, cet hommage n'eſt point forcé; elle prend plaiſir à m'entendre parler de vous, elle vous aime. —

Que ne ſuis-je à vos pieds dans votre cabinet favori, tandis que nos chers petits enfans ſautent autour de nous ! Quand leur bruit vous deviendroit trop incommode, je leur ferois un petit conte, & ils ſe preſſeroient autour de moi en ſilence. Le ſoleil ſe couche, & ſes derniers rayons brillent ſur la neige qui couvre la campagne ; l'orage a paſſé, & moi -- il faut que je retourne m'enfermer dans ma cage. Adieu ! D... eſt-il près de vous, & en quelle qualité ? --- Inſenſé ! devrois-tu faire cette queſtion ?

LETTRE XXXIX.

Du 17 février.

MON ministre & moi nous avons l'air de ne pas vivre long-tems ensemble ; cet homme est tout-à-fait insupportable. Sa maniere de travailler & de traiter les affaires est si ridicule, que je ne puis m'empêcher de le contredire, & de faire souvent les choses à ma tête ; alors, comme cela est bien naturel, il les trouve fort mal faites. Il en a écrit derniérement en cour, & le ministre m'a fait une réprimande, modérée, à la vérité ; mais enfin, c'est toujours une réprimande, & j'avois résolu de demander mon congé, lorsque j'en ai reçu une lettre particuliere, devant laquelle je me suis mis à genoux,

adorant le génie élevé, noble & ſage qui l'avoit dictée. Comme il cherche à calmer une ſenſibilité exceſſive ! comme il témoigne eſtimer mes projets capables d'avoir une certaine influence, & daigne approfondir les affaires, ainſi que les idées d'un jeune homme courageux ! comme il m'exhorte, non à les étouffer, mais à les adoucir, à les réduire dans de juſtes bornes, afin qu'elles produiſent leur effet ! Me voilà fortifié & d'accord avec moi-même, au moins pour huit jours. C'eſt une belle choſe, mon ami, que le repos de l'ame & le contentement; mais ſi ce bijou eſt précieux, il eſt auſſi bien fragile.

LETTRE XL.

Du 20 février.

Dieu vous bénisse, mes amis ! Dieu vous donne toutes les heures fortunées qu'il me refuse !

Je te remercie, D. . . de m'avoir trompé : j'attendois que le jour des noces fût fixé ; je me proposois ce jour-là d'enlever solemnellement du mur le profil de Lucie, & de l'enterrer parmi d'autres papiers. Vous voilà unis, & son portrait est encore là. Eh bien, qu'il y reste ! Et pourquoi n'y resteroit-il pas ? Ne suis-je pas aussi auprès de vous ? ne suis-je pas dans le cœur de Lucie ? Oui, tu peux le permettre, j'y occupe la seconde place, & je veux, je dois la conserver ; je deviendrois furieux, si

elle pouvoit oublier --- D. . . cette pensée est un enfer ; D. . . sois heureux ! Ange du ciel , Lucie , sois la plus heureuse des femmes !

LETTRE XLI.

Du 15 mars.

Il vient de m'arriver une aventure qui me chassera d'ici ; je grince les dents. Diable ! Il n'y a point de remede , & c'est vous seuls qui êtes la cause de tous ceci ; vous qui m'avez pressé , aiguillonné , tourmenté ; vous qui m'avez fait prendre une place qui n'étoit pas faite pour moi. Me voilà bien maintenant , vous voilà bien ! Afin qu'on ne dise pas encore , que mon caractere excessif gâte tout , voici , Monsieur une

narration ſimple & nette, ainſi que la feroit un chroniqueur.

Le comte de C... m'aime, me diſtingue; cela eſt connu; je te l'ai dit cent fois. Hier je dînai chez lui; c'étoit le même jour où toute la nobleſſe s'y raſſemble. Je n'ai jamais ſongé à cette aſſemblée, ni que nous autres ſubalternes en fuſſions exclus. Je dînai donc avec le comte; après-dîné nous paſſâmes dans la ſalle, & nous nous promenâmes en cauſant. Je m'entretins avec lui, avec le colonel B.... qui ſurvint, & le tems s'écoula ainſi juſqu'à l'heure de l'aſſemblée. Dieu ſait que je ne penſois à rien! Arrivent la très-haute & très-noble Dame de S.... avec Monſieur ſon époux, & leur imbécille de fille, au corps étroit, & à

la gorge plate. Ils paſſent devant moi avec l'œil arrogant, & le nez en l'air. Comme je ne puis ſouffrir cette engeance, j'allois me retirer, & je n'attendois que le moment où le comte ſeroit débarraſſé de leur fâcheux entretien, lorſque mon aimable demoiſelle de B.... entra. Comme je la vois toujours avec plaiſir, je reſtai, m'appuyai ſur le dos de ſon ſiege, cauſai avec elle, & ne m'apperçus qu'au bout de quelque tems qu'elle ne me parloit pas avec la même aiſance, & témoignoit quelque embarras. J'en fus frappé. Que diable, ſeroit-elle auſſi comme tous ces gens-là, penſé-je? J'étois piqué, j'allois me retirer; mais l'envie d'approfondir cette affaire, me retint. L'aſſemblée acheva de ſe former,

Je vis entrer le baron F.... avec l'habit qu'il portoit au couronnement de François I^{er}. Le conseiller de cour, & sa femme qui est vieille & sourde. M. J... dont l'ajustement gothique contrastoit au mieux avec nos habits modernes, &c. Je parlai à ceux d'entr'eux que je connoissois, ils étoient tous fort laconiques. Pour moi je ne songeois qu'à observer Mlle. de B... je ne m'appercevois point que les femmes chuchotoient au bout de la salle, que ces murmures circuloient même parmi les hommes, & que Mad. de S... parloit au comte avec vivacité. (Mlle. de B... m'a raconté tout cela depuis.) Enfin, le comte vint à moi, & me conduisit vers la fenêtre. — Vous connoissez nos ridicules usages;

je m'apperçois que la compagnie n'est pas contente de vous voir ici : je ne voudrois pas pour tout au monde. -- Je demande mille pardons à Votre Excellence ; j'aurois du y penser plutôt : mais je le sais, vous me pardonnerez cette inconséquence. Il y a quelque tems que je pensois à me retirer ; un mauvais génie m'a retenu, ajoutai-je, en riant, & en me baissant pour prendre congé de lui. Il me serra la main, d'une maniere qui disoit tout. Je fis ma révérence à toute l'illustre compagnie, me jetai dans mon cabriolet, & m'en allai à M. . . Je contemplai du haut de la colline le coucher du soleil ; je lus dans Homere le beau passage où ces honnêtes gardeurs de pourceaux reçoivent avec tant d'hospitalité le roi

d'Ithaque, & je revins ſatisfait. Quand j'entrai le ſoir dans la ſalle à manger, il n'y avoit encore que quelques perſonnes qui, ayant relevé un coin de la nappe, jouoient aux dez. L'honnête Adelin s'approcha de moi en arrivant, & me dit tout bas : tu as eu du chagrin ? -- Moi ? -- Le comte t'a fait retirer de l'aſſemblée. -- Que le diable les emporte ! J'étois bien aiſe de reſpirer l'air. -- Je ſuis charmé que tu le prennes ſur ce ton-là ; mais ce qui me fâche, c'eſt qu'on en parle déjà par-tout. -- Je commençai dès ce moment à enviſager la choſe d'une autre maniere. Tous ceux qui ſe mettoient à table & me regardoient, je me diſois : ils te regardent à cauſe de cette affaire ; & l'amertume entra dans

mon cœur. Et aujourd'hui que partout où je vais l'on me plaint, que j'apprends le triomphe de mes envieux, qu'ils disent : voilà ce que c'est que ces petits personnages vains, qui s'avisent de braver les usages, & d'élever mal-à-propos leurs têtes, & mille autres sottises pareilles ; je me percerois volontiers le cœur. Ah ! qu'on me parle tant qu'on voudra de constance, de fermeté ; on peut rire de bavardages qui n'ont point de fondement ; mais comment supporter que des coquins aient prise sur nous ?

LETTRE XLII.

Du 16 mars.

TOUT se réunit pour me pousser à bout ; je rencontre aujourd'hui Mlle. de B... à la promenade : je ne puis m'empêcher de la joindre, & de lui témoigner ma sensibilité du changement de ses manieres à mon égard. Oh! Werther, me dit-elle avec émotion, vous qui connoissez mon cœur, pouviez-vous interpréter aussi mal mon trouble ! Que n'ai-je pas souffert pour vous, dès l'instant que j'entrai dans la salle ! Je prévis tout ce qui arriva ; cent fois je fus sur le point de vous le dire. Je savois que les de S... & de T... se retireroient plutôt que de rester en votre compagnie ; je savois

que le comte ne pourroit rompre avec eux : & maintenant le bruit. -- Comment, Mademoiſelle, dis-je en cachant mon ſaiſiſſement ? car tout ce qu'Adelin m'avoit dit la veille, me revint dans l'eſprit, & fit bouillonner mon ſang dans mes veines. -- Qu'il m'en a déjà coûté, dit l'aimable fille ! & ſes yeux ſe rempliſſoient de larmes. Je ne me poſſédois plus, j'étois prêt à me jeter à ſes pieds ; expliquez-vous, m'écriai-je : ſes larmes coulerent, j'étois hors de moi. Elle les eſſuya, ſans chercher à les cacher. Vous connoiſſez ma tante, continua-t-elle ; elle étoit préſente, & de quel œil, grand Dieu, a-t-elle vu cette affaire ! Werther, que de ſermons j'ai entendus hier au ſoir, & ce matin, ſur

ſur mes entretiens avec vous ! J'ai été forcée de vous entendre abaiſſer, déprimer ; & je n'ai pu, ni oſé vous défendre qu'à-demi.

Chaque mot étoit un coup de poignard ; elle ne ſentoit point que par pitié elle auroit du me cacher tout ce qu'elle me faiſoit connoître : elle y ajouta encore toutes les impertinences qu'on débiteroit ſur cette affaire, & la maniere dont triompheroient les méchans ; comment on ſe réjouiroit de voir mon orgueil humilié, & de me voir puni du peu d'eſtime que je faiſois des autres ; défaut qu'on m'avoit ſouvent reproché. Voilà tout ce qu'elle me dit avec le ton du plus vif intérêt, voilà ce que je fus obligé d'entendre. J'étois dans le plus grand trouble ; la

rage eſt encore dans mon cœur : je voudrois que quelqu'un fût aſſez hardi pour me plaiſanter ſur cette aventure, je lui plongerois mon épée dans le ſein. Oui, je le crois, ſi je voyois couler du ſang, je ſerois mieux. Cent fois j'ai ſaiſi un fer, pour donner de l'air à ce cœur oppreſſé. Il eſt une noble race de chevaux, qui lorſqu'ils ſont échauffés par une longue courſe, s'ouvrent par inſtinct une veine avec leurs dents, pour reſpirer plus à l'aiſe. Souvent je ſuis tenté de m'ouvrir une veine, pour me procurer à jamais ma liberté.

LETTRE XLIII.

Du 24 mars.

J'ai écrit en cour pour demander ma démiſſion, & j'eſpere de l'obtenir. Vous me pardonnerez de ne vous avoir pas conſulté auparavant; je devois partir, je ſavois tout ce vous pouviez me dire pour m'engager à reſter : ainſi --- je te prie d'adoucir autant que tu pourras cette nouvelle à ma mere : je ne puis rien faire pour moi-même ; que ferois-je pour les autres ? Sans doute, elle doit être affligée, de voir ſe fermer ſi bruſquement une carriere qui me conduiſoit tout droit à être conſeiller privé, puis miniſtre, & de me voir ainſi rentrer dans la pouſſiere. Raiſonnez là-deſſus autant qu'il vous plaira, com-

binez toutes les raiſons qui auroient du me retenir, je pars, il ſuffit; mais pour que vous ſachiez où je vais, il y a ici le prince de ***, qui goûte fort ma compagnie : ayant appris mon deſſein, il m'a propoſé de l'accompagner dans ſes terres, & d'y paſſer le printems. Il me promet que j'y ſerai entiérement libre ; & comme nous ſommes d'accord en tout, excepté ſur un certain point, je vais riſquer de l'accompagner.

LETTRE XLIV.

Du 19 avril.

Je te remercie de tes deux lettres; j'attendois pour écrire, la réponse de la cour; j'étois toujours dans la crainte que ma mere ne s'adressât au ministre pour détourner mon dessein. Mais j'ai reçu mon congé; le voilà. Je ne veux point vous dire avec quel regret on me l'a donné, ni ce que le ministre m'a écrit; vous recommenceriez vos lamentations. Le prince héréditaire m'a envoyé vingt-cinq ducats, avec quelques mots qui m'ont touché jusqu'aux larmes. Ainsi je n'ai pas besoin de l'argent que je demandois à ma mere.

LETTRE XLV.

Du 5 mai.

Je pars demain; & comme le lieu de ma naiſſance n'eſt qu'à ſix milles de la route, je veux le revoir, me retracer le ſouvenir des ſonges heureux de ma jeuneſſe. J'entrerai par la même porte par où je ſortis avec ma mere, lorſqu'à la mort de mon pere elle quitta cette agréable retraite, pour s'enfermer dans votre triſte ville. Adieu, mon ami, tu entendras parler de mon expédition.

LETTRE XLVI.

Du 9 mai.

J'ai accompli mon pélerinage au lieu de ma naiſſance avec toute la dévotion d'un vrai pélerin, & j'ai éprouvé bien des ſenſations inattendues. Près du grand ormeau, à un quart de lieue de la ville, du côté de S... je deſcendis de voiture, & je l'envoyai en-avant, pour jouir ſeul & à pied avec plus de vivacité de tous mes ſouvenirs. J'étois donc là ſous cet ormeau, qui fut autrefois le but & le terme de mes promenades. Que les choſes ont changé! Je ſoupirois alors dans mon heureuſe ignorance après un monde qui m'étoit inconnu, où j'eſpérois trouver des jouiſſances dont mon cœur ſentoit ſi ſou-

vent le beſoin. Maintenant je revenois de ce monde tant deſiré ; & qu'eſt-ce que j'en rapportois, mon ami? --- Des eſpérances trompées, des plans renverſés. — Je remarquai les montagnes qui étoient devant moi, & je me rappellai qu'elles avoient été mille fois l'objet de mes vœux. J'étois quelquefois aſſis des heures entieres à les contempler, & je brûlois d'envie de m'égarer à l'ombre de ces bois qui ſe préſentoient à moi dans le ſombre lointain, ſous un point de vue ſi agréable. -- Avec quelle répugnance je quittois cette place chérie, lorſque l'heure du congé étoit paſſée ! En m'approchant de la ville, je ſaluai tous les petits jardins & pavillons de ma connoiſſance. Les nouveaux me faiſoient de la peine,

ainsi que tous les changemens qu'on avoit faits depuis moi. J'entrai dans la petite ville, & je me retrouvai tout-à-fait à mon aise. Je ne puis, mon cher ami, te rendre compte de tous les détails qui m'ont intéressé, quelque touchans qu'ils aient été pour moi, la relation en seroit monotone. J'avois résolu de loger sur la place du marché, tout à côté de notre ancienne maison; je m'apperçus en entrant que notre chambre d'école, où nous élevoit cette honnête vieille femme, étoit changée en boutique; je me rappellai les larmes, les momens de stupidité, l'anxiété, & les serremens de cœur que j'avois éprouvés dans cette cage. Je ne faisois point de pas qui ne fût remarquable; un pélerin en Terre-sainte ne

rencontre pas autant de places qui lui offrent des ſouvenirs intéreſſans, & à peine a-t-il autant de mouvemens religieux. Un ſeul trait, ſur mille autres. Je deſcendis le long du ruiſſeau juſqu'à une certaine métairie qui étoit auſſi une de mes promenades favorites, & où nous nous exercions à faire des ricochets ſur l'eau. Je me rappellai avec la plus grande vivacité comme j'étois là, ſuivant des yeux le cours de l'eau, & me faiſant des idées les plus romaneſques des pays qu'elle alloit parcourir. Mon imagination étoit bientôt épuiſée; mais l'eau couloit toujours, toujours plus loin, juſqu'à ce que je me perdois dans l'idée d'un inviſible éloignement. Eh bien, mon ami, tel étoit préciſément le ſentiment de nos bons

ancêtres, Lorſqu'Ulyſſe parle de la mer incommenſurable, & de la terre ſans bornes, cela n'eſt-il pas plus vrai, plus naturel, plus ſenti, que lorſque dans ce ſiecle chaque écolier ſe croit un prodige, parce qu'il ſait répéter d'après ſes maîtres, que la terre eſt ronde?

Je ſuis à préſent dans la maiſon de chaſſe du prince. Ce ſeigneur eſt d'un caractere naturel & vrai, je me trouve aſſez bien avec lui; ce qui me fait quelquefois de la peine, c'eſt qu'il parle de choſes qu'il a ſeulement lues, ou entendues dire à d'autres, & toujours ſous le même point de vue qu'ils les lui ont préſentées. Je ſuis fâché auſſi qu'il eſtime plus mon eſprit & mes talens que ce cœur qui fait tout mon orgueil, qui eſt ſeul la ſource de tout;

des talens, du bonheur & de l'infortune. Ah! chacun peut ſavoir ce que je ſais; mon cœur eſt à moi ſeul.

LETTRE XLVII.

Du 25 mai.

J'AVOIS en tête un projet que je voulois vous cacher juſqu'à ce qu'il fût accompli; maintenant qu'il a échoué, autant vaut-il vous le dire: je voulois entrer au ſervice, cela me tenoit à cœur depuis long-tems; c'eſt une des prindipales raiſons qui m'a fait ſuivre ici le prince. Il eſt général au ſervice de**** Dans une promenade que nous venons de faire, je lui ai communiqué mon deſſein; il ne l'a point approuvé, & j'aurois été inſenſé de ne pas me rendre à ſes raiſons.

LETTRE XLVIII.

Du 11 juin.

DIS tout ce qu'il te plaira, je ne puis rester ici plus long-tems; qu'y ferois-je, je m'ennuie. Le prince me traite comme son égal, il est vrai; mais malgré cela, je ne suis point dans mon centre. D'ailleurs, nous n'avons dans le fond rien de commun ensemble. C'est un homme d'esprit, mais d'un esprit ordinaire. Sa conversation ne m'intéresse pas plus que la lecture d'un livre bien écrit. Je resterai encore ici huit jours, & puis je veux courir le monde de nouveau. Ce que j'ai fait ici de mieux, ce sont mes dessins; le prince a du goût pour les beaux-arts, & en auroit encore davantage, s'il n'étoit

pas resserré par les froides regles, & par les termes de l'art. Souvent je grince les dents, quand, avec l'imagination la plus vive, je fais parler la nature & l'art & qu'il croit de son côté faire merveille, en jetant à la traverse quelques termes bien savans d'artiste.

LETTRE XLIX.

Du 18 juin.

Où, j'irai bientôt. Je veux te le dire en confidence. Je suis obligé de rester ici encore quinze jours; après quoi je me suis imaginé qu'il convenoit de voir les mines de * * *. Mais il n'en est rien, je me trompe moi-même, je veux me rapprocher de Lucie; voilà tout. --- Je ne suis pas dupe de mon cœur, mais je lui obéis.

LETTRE L.

Du 29 juillet.

NON, c'eſt bien, tout eſt bien. -- Moi ! ſon époux ! O Dieu qui me formas ! ſi tu m'avois deſtiné ce bonheur, ma vie, ma vie entiere n'eût été qu'actions de grace ! Je ne plaiderai point contre toi : pardonne-moi mes larmes, pardonne à des vœux impuiſſans ! --- Elle eût pu être mon épouſe, j'aurois ſerré dans mes bras l'être le plus aimable qui ſoit ſous le ciel ! --- Tout mon corps friſſonne, mon ami, lorſque D... paſſe un bras autour d'elle.

Et le dirai-je ? pourquoi ne le dirois-je pas ? elle eût été plus heureuſe avec moi qu'avec lui. Non, D... n'eſt point l'homme fait pour remplir les vœux

de ſon cœur : il manque d'une certaine ſenſibilité ; il manque. --- Enfin, leurs cœurs ne battent point à l'uniſſon. --- Ah, mon ami ! --- Combien de fois, au milieu d'un paſſage de quelqu'auteur intéreſſant, où mon cœur, & le cœur de Lucie ſe rencontroient, combien de fois, lorſque nos ſentimens ſe développoient ſur la ſituation d'un troiſieme, n'ai-je pas obſervé, n'ai-je pas ſenti, que nos cœurs étoient faits pour s'entendre ? Cher ami ! --- Mais il l'aime de toute ſon ame ; & que ne mérite pas un tel amour ?

Un homme inſupportable vient de m'interrompre. J'ai ſéché mes larmes, je ſuis diſtrait, adieu, mon très-cher ami.

LETTRE

LETTRE LI.

Du 4 août.

JE ne ſuis pas le ſeul infortuné ; tous les hommes ſont trompés dans leurs eſpérances, tous les projets ſont détruits. J'ai été voir ma bonne femme ſous le tilleul. L'ainé des garçons courut au-devant de moi, & ſes cris de joie attirerent la mere. Elle avoit l'air fort triſte : mon bon Monſieur, me dit-elle d'abord, hélas ! notre Jeannot eſt mort, (c'étoit le cadet de ſes enfans.) Je me taiſois. -- Et mon mari, continua-t-elle, eſt revenu de Hollande, ſans argent : il a pris la fievre ; & ſi de braves gens ne lui avoient aidé, il auroit été obligé de demander l'aumône le long du chemin. Je ne pus lui rien

dire : je donnai quelque argent à l'enfant ; elle m'offrit des pommes que j'acceptai, & je quittai triſtement cet endroit.

LETTRE LII.

Du 21 août.

MES ſenſations varient avec la rapidité de l'éclair. Quelquefois un rayon de joie ſemble vouloir me ranimer. Hélas ! il diſparoît au bout d'une minute. Quand je me perds ainſi dans mes rêveries, je ne puis m'empêcher de me dire : ſi D... mouroit, tu ſerois. --- Oui, elle ſeroit. -- & je pourſuis ma chimere juſqu'à ce qu'elle me conduiſe aux bords d'un abîme, d'où je recule en friſſonnant.

Quand je ſors par la même porte, quand je parcours la même route qui me conduiſit pour la premiere fois vers Lucie, mon cœur eſt oppreſſé, je ſens avec amertume combien j'étois différent de ce que je ſuis maintenant. Oui, tout, tout eſt évanoui. Pas un ſentiment, pas un ſeul battement de cœur, pas un veſtige du paſſé. Telles ſeroient les ſenſations qu'éprouveroit l'ombre du prince, qui ayant laiſſé à un fils chéri un palais ſuperbe élevé dans des tems heureux, le trouveroit renverſé, détruit par un voiſin plus puiſſant.

LETTRE LIII.

Du 3 ſeptembre.

SOUVENT je ne puis comprendre comment elle en aime un autre, comme elle oſe en aimer un autre, tandis que je la porte dans mon cœur, qu'elle le remplit en entier, que je ne connois qu'elle, que je ne ſais qu'elle, & que je n'ai qu'elle ſeule au monde.

LETTRE LIV.

Du 6 ſeptembre.

IL m'en a bien coûté pour me défaire du frac bleu que je portai la premiere fois que je danſois avec Lucie ; il n'y avoit plus moyen de le produire. Mais j'en ai fait faire un autre préci-

ſément comme le premier, & avec la veſte & culotte jaune.

Il ne produit cependant pas la même impreſſion ſur moi. Je ne ſais. --- J'eſpere qu'avec le tems il me ſera auſſi cher.

LETTRE LV.

Du 15 ſeptembre.

On ſeroit tenté de ſe donner au diable, mon ami, quand on penſe à tous les êtres mépriſables que Dieu permet qui rampent ſur la terre, ſans nulle idée, ſans ſentiment de ce qui peut intéreſſer les autres. Tu connois ces noyers ſous leſquels j'étois aſſis avec Lucie chez l'honnête Paſteur de S... Ces beaux noyers, ſi chers à mon

cœur, comme ils embelliſſoient la cour de la cure! quelle fraîcheur! que leur ombre étoit reſpectable! avec quelle douce ſenſibilité on retournoit en arriere, juſqu'aux bons Paſteurs qui les planterent! Le maître-d'école nous a ſouvent dit le nom de celui qui planta le plus ancien. Il le tenoit de ſon grand-pere. C'étoit un excellent homme que ce Paſteur; & ſous ces arbres, ſon reſpectable ſouvenir ſe retraçoit toujours à moi. Mon ami, le maître-d'école avoit hier les larmes aux yeux, en nous diſant que ces arbres étoient coupés. -- Coupés! je pourrois dans ma rage maſſacrer le coquin qui a porté le premier coup: moi qui m'affligerois ſi j'avois ainſi deux arbres dans ma cour, & qu'il en pérît un de vieil-

lesse; il faut que je souffre ceci. Mais, mon cher ami, j'ai pourtant une consolation; ce que c'est que le sentiment! Tout le village murmure, & j'espere que la femme du Pasteur ne recevra plus de présens de ces bons paysans, & se ressentira du tort qu'elle a fait au village; car c'est elle, la femme du nouveau Pasteur, (notre bon vieillard est mort) une grande créature, maigre, seche, languissante, qui a raison de ne se point intéresser au monde, puisque personne ne s'intéresse à elle; une bégueule qui fait la savante, qui s'avise de faire des recherches sur les livres canoniques, qui travaille à la nouvelle réformation critique & morale du christianisme, & qui hausse les épaules en parlant de l'enthousiasme de Lavater.

Sa ſanté eſt détruite, & l'empêche de goûter aucun plaiſir ici-bas. Il n'y avoit qu'un être ſemblable, qui pût faire couper mes noyers ; non, je n'en reviens point. Veux-tu ſavoir ſes raiſons ? les feuilles qui tomboient, rendoient la cour humide & mal-propre ; les arbres lui déroboient de la lumiere ; les petits garçons jetoient des pierres contre les noix, & ce bruit affectoit ſes nerfs, & la troubloit dans ſes profondes méditations, lorſqu'elle peſe dans ſa balance Kennicot, Somler & Michaëlis. Voyant les gens du village, ſur-tout les plus âgés, ſi mécontens : pourquoi l'avez-vous ſouffert ? leur ai-je demandé. -- Eh ! Monſieur, que pouvons-nous faire nous autres payſans, quand le Châtelain ordonne ?

Mais il eſt arrivé quelque choſe de fort bon ; le Châtelain, & le Paſteur qui vouloit tirer une fois parti des fantaiſies de ſa femme, comptoient partager les arbres enſemble. La communauté l'a appris, s'en eſt emparée, & les a vendus à l'enchere. Ils ſont encore là renverſés par terre. Oh ! ſi j'étois prince, comme je traiterois le Paſteur, le Châtelain, la Communauté ? -- Prince. -- Bon, ſi j'étois Prince, comme je m'embarraſſerois des arbres de mon pays ?

LETTRE LVI.

Du 10 octobre.

Voir ſeulement ſes yeux noirs, eſt pour moi le bonheur ; mais ce qui m'afflige, c'eſt que D... ne paroît pas auſſi heureux qu'il l'eſpéroit, que je l'aurois été. -- Si. -- Je n'aime pas trop les ſuſpenſions ; mais ici je ne puis m'exprimer autrement. -- Eh, mon Dieu ! ne ſuis-je pas aſſez clair ?

LETTRE LVII.

Du 12 octobre.

Ossian a pris dans mon cœur la place d'Homere. Dans quel monde me conduit le Barde illuſtre ! Errer dans des bruyeres, enveloppé de tour-

billons impétueux qui portent les esprits de nos ancêtres, qu'on entrevoit à la foible clarté de la lune ; entendre du haut des montagnes parmi le bruit des torrens, leurs sons plaintifs sortir des cavernes profondes, & les gémissemens douloureux d'une jeune fille qui soupire & se meurt sur la tombe couverte de mousse du noble guerrier dont elle fut adorée ! Je le rencontre, ce Barde à cheveux blancs ; il erre dans le vallon, il cherche les traces de ses peres. Hélas ! il ne trouve que leurs tombeaux ! Alors il contemple l'astre brillant du soir, qui se cache derriere les vagues de la mer agitée ; & les tems passés se retracent vivement dans le sein du héros ; ce tems où l'apparence du danger étoit chere à son cœur, &

ranimoit ſon ame ; où l'aſtre de la nuit brilloit ſur ſon vaiſſeau qu'il ramenoit chargé des dépouilles des vaincus, & éclairoit ſon triomphe. Lorſque je lis ſur ſon front ſa douleur profonde, lorſque je vois ſa gloire affoiblie chanceler vers la tombe, lorſqu'il jette un regard ſur la terre froide qui doit le couvrir, & qu'il s'écrie : le voyageur viendra, il viendra, celui qui a vu ma beauté, & il demandera où eſt le Barde, où eſt l'illuſtre fils de Fingal ? il marchera ſur ma tombe, & il me demandera en vain. -- Oh, mon ami ! je pourrois à l'inſtant, ainſi qu'un noble écuyer, tirer l'épée, & ſauver d'un ſeul coup mon Prince d'une longue & douloureuſe langueur, puis la plonger dans mon ſein pour ſuivre le demi-dieu que ma main auroit délivré.

LETTRE LVIII.

Du 19 octobre

Ah ! ce vuide, ce vuide effrayant que je ſens dans mon ſein, ſouvent je penſe. -- Si tu pouvois une fois, une ſeule fois la ſerrer contre ton cœur, tu ſerois guéri.

LETTRE LIX.

Du 26 octobre.

Je ſuis certain, mon cher ami, toujours plus certain que l'exiſtence d'un être quelconque eſt peu importante, très-peu importante. Lucie a reçu la viſite d'une amie : je me ſuis retiré dans la chambre à côté pour prendre un livre ; je ne puis lire, & je t'écris. Je

les entends, elles ne parlent que de nouvelles de la ville. Celle-ci se marie, celle-là est malade, très-malade. Elle a une toux seche, de fréquens évanouissemens : elle n'en sauroit revenir, dit l'une; N. est aussi fort mal, dit Lucie; il a déjà de l'enflure, répond l'autre : & mon imagination me transporte près du lit de ces pauvres malades; je les vois lutter avec douleur & effroi contre la mort qui s'approche. Je les vois, -- & ces bonnes petites femmes parloient de tout cela, du ton dont on parle de la mort d'un étranger. -- Et quand je regarde l'appartement où je suis, quand je vois autour de moi les ajustemens de Lucie, ici sur cette petite table ses boucles d'oreilles, les papiers de D... tous ces meubles

enfin qui me ſont ſi familiers, l'écritoire même dont je me ſers, & que je penſois : ce que tu es à cette maiſon, tout, tes amis t'eſtiment, tu fais ſouvent leurs délices, il ſemble à ton cœur que ſans eux, rien ne peut être, & cependant. --- Si tu partois maintenant, ſi tu quittois ce cercle, ſentiroient-ils, combien de tems ſentiroient-ils le vuide que ta perte laiſſeroit dans leur ſort ? combien de tems ? --- Oui, telle eſt la fragilité de l'homme, que là même où il ſent le plus ſon exiſtence, où ſa préſence fait une impreſſion vraie, énergique, dans le ſouvenir de l'ame de ceux qui lui ont été chers ; il faut auſſi qu'il s'éteigne, qu'il s'évanouiſſe, & cela ſi promptement !

LETTRE LX.

Du 27 octobre.

Je ſerois ſouvent tenté de me déchirer le ſein, de me caſſer la tête, lorſque je vois combien il eſt difficile de communiquer aux autres nos idées, nos ſenſations, de les aſſocier à nous d'une maniere intime. Un autre ne me donnera pas l'amour, la joie, la chaleur & la volupté qui ne ſont point en moi; & avec un cœur pénétré du ſentiment le plus vif, je ne ferai point le bonheur de celui qui eſt devant moi, ſans chaleur & ſans force.

LETTRE LXI.

Du 30 octobre.

N'AI-JE pas déjà été cent fois sur le point de la serrer dans mes bras ! Quel tourment que celui de voir passer & repasser devant soi tant d'agrémens, tant de charmes, & de n'oser y toucher ! Et le toucher est cependant un mouvement naturel ; les enfans ne touchent-ils pas tout ce qu'ils voient ? & moi ! —

LETTRE LXII.

Du 3 novembre.

COMBIEN de fois, en me mettant au lit, n'ai-je pas ſouhaité, n'ai-je pas eſpéré même de ne me réveiller jamais? & le matin je r'ouvre les yeux, je revois le ſoleil, & je ſuis malheureux. Oh! que ne ſuis-je hypocondre, que ne puis-je attribuer mes maux au mauvais tems, au chagrin d'une entrepriſe échouée, aux perſécutions d'un ennemi! Le poids inſupportable du mécontentement ne peſeroit pas en entier ſur moi. Malheur à moi! Oui, je ne le ſens que trop, je fais moi ſeul mon infortune; ce même ſein qui renfermoit autrefois la ſource unique de tous les délices, contient maintenant la ſource

de tous les tourmens. Ne ſuis-je pas ce même homme qui n'éprouvoit que d'agréables ſenſations ? qui à chaque pas voyoit un paradis, & dont le cœur pouvoit chérir, pouvoit contenir tout un monde ? Il eſt mort, ce cœur, il eſt mort au ſentiment; mes yeux ſont ſecs; & mes ſens, qui ne ſont plus rafraîchis par des larmes délicieuſes, flétris & deſſéchés, conſument mon cerveau. Je ſouffre beaucoup, j'ai perdu le ſeul charme de ma vie, cette force ſacrée & active, qui créoit autour de moi des mondes; elle n'eſt plus. J'apperçois de ma fenêtre les collines les plus éloignées; le ſoleil ſe leve, il perce & déchire les brouillards, il découvre la prairie, il l'éclaire. Je vois ce fleuve tranquille ſerpenter

doucement à l'entour des ſaules dépouillés de feuilles. La nature déploie ſes beautés à mes yeux, m'étale le tableau le plus intéreſſant, & mon cœur n'en eſt point ému ; & je ſuis là aveugle, inſenſible & glacé. Combien de fois ne me ſuis-je pas proſterné ; combien de fois n'ai-je pas invoqué le Seigneur avec larmes, ainſi que le laboureur demande au ciel ſes roſées pour rafraîchir les *bleds deſſéchés ?*

Mais, je le ſens, Dieu n'accorde pas la pluie & le ſoleil à d'importunes prieres. Ces tems dont le ſouvenir me tourmente, pourquoi étoient-ils ſi fortunés ? C'eſt qu'alors j'attendois avec patience les bienfaits du Créateur ; je les recevois d'un cœur pénétré & reconnoiſſant.

LETTRE LXIII.

Du 8 novembre.

Elle m'a reproché mes excès avec tant d'intérêt, avec tant de bonté. Pour m'étourdir, mon ami, depuis quelque tems je bois plus de vin qu'à l'ordinaire. Ne le faites pas, m'a-t-elle dit, pensez à Lucie. -- Penser à Lucie! l'avis est nécessaire : j'y pense. -- Mais non, je n'y pense point ; toujours vous êtes devant mes yeux, toujours vous êtes dans mon cœur. Ce matin encore j'étois assis à la place où vous vous arrêtâtes la derniere fois. -- Elle a changé de discours ; mon cher ami, je ne suis plus rien, elle fait de moi ce qu'il lui plait.

LETTRE LXIV.

Du 15 novembre.

Je te remercie, mon ami, du tendre intérêt que tu me témoignes, des bons conſeils que tu me donnes ; & je te prie d'être tranquille. Laiſſe-moi ſouffrir ; au milieu de mes maux, il me reſte encore aſſez de forces pour les ſupporter *juſqu'au bout. Je* révere la Religion, tu le ſais ; je ſens qu'elle donne ſouvent de la force au foible, du ſoulagement à l'affligé. Mais -- fait-elle ? doit-elle faire cette impreſſion ſur tous les hommes ? Parcours ce vaſte univers, tu verras des millions pour qui elle n'a point exiſté, & des millions pour qui, prêchée, ou non prêchée, elle n'exiſtera jamais. Le fils

de Dieu ne dit-il pas lui-même qu'il ſera entouré de ceux que le pere lui aura donnés ? ſi donc je ne lui ſuis pas donné, ſi le pere veut me garder pour lui, ainſi que me le dit mon cœur. -- N'interprete pas mal ceci, je t'en prie; ce n'eſt point une plaiſanterie, c'eſt mon ame toute entiere que je te montre à découvert ; ſans cela j'aimerois mieux avoir gardé le ſilence : je n'aime point à raiſonner en vain ſur des choſes que nous ignorons également. Quel eſt le deſtin de l'homme ? d'accomplir ſa meſure de ſouffrances, & de vuider ſa coupe. -- Et ſi le calice parut amer même au Dieu du ciel, pourquoi affecterois-je un fol orgueil, & dirois-je que ma coupe eſt douce ? Pourquoi rougirois-je de trembler, dans la

minute d'effroi où mon ame ſera ſuſpendue entre l'exiſtence & le néant, quand la diſſolution luira comme un éclair ſur le ſombre précipice de l'avenir, que tout roulera autour de moi, & que le monde entier s'évanouira avec mon ame ? -- Voici la voix de la créature oppreſſée ſans reſſource, qui ſent en frémiſſant qu'elle ne peut échapper à la deſtruction : mon Dieu! pourquoi m'as-tu abandonné ? *Rougirois-je* d'employer cette expreſſion ? celui qui étend les cieux comme un voile, a frémi lui-même.

LETTRE LXV.

Du 21 novembre.

Elle ne voit pas, elle ne ſent pas qu'elle me prépare un poiſon qui nous perdra l'un & l'autre; & moi j'avale à longs traits ce poiſon mortel qu'elle me préſente. Que veulent dire ces regards de bonté qu'elle jette quelquefois ſur moi, ſa complaiſance pour les traits de ſentiment qui m'échappent, & la compaſſion qui paroît ſur ſon front?

Hier, quand je la quittai, elle me tendit la main, & me dit: adieu, mon cher Werther. -- *Cher Werther!* C'étoit la premiere fois qu'elle me donnoit ce nom de cher; il pénétra juſqu'au fond de mon cœur: je l'ai répété cent fois depuis; & ce ſoir, en me

couchant, je me ſuis mis à dire tout d'un coup : bon ſoir, *mon cher Werther*, & j'ai été obligé d'en rire.

LETTRE LXVI.

Du 24 novembre.

ELLE ſent ce que je ſouffre : je l'ai trouvée ſeule, je gardois le ſilence, elle m'a fixé ; les charmes de la beauté, le brillant du génie, tout avoit diſparu. Mais j'ai vu ſur ſes traits une impreſſion bien plus touchante, l'impreſſion profonde d'une douce compaſſion & du plus tendre intérêt. Pourquoi n'oſai-je me jeter à ſes pieds ? pourquoi n'oſai-je paſſer mes bras autour de ſon cou, & lui répondre par mille baiſers ? -- Elle eut recours à ſon

claveſſin, & d'une voix baſſe & douce l'accompagna de ſons harmonieux. Jamais ſes levres ne me parurent plus charmantes; on eût dit qu'elles s'entrouvoient pour recevoir les tons de l'inſtrument, & les renvoyer à demi. -- Mais qui pourroit exprimer de telles ſenſations! je fus bientôt ſubjugué, je me baiſſai, & prononçai ce ſerment: levres charmantes, ſur leſquelles voltigent des eſprits céleſtes; non, jamais je n'entreprendrai de vous profaner. -- Et cependant -- je voudrois. -- Ah! mon ami, c'eſt comme ſi on tiroit un rideau devant mon cœur. -- Goûter cette félicité, & mourir, & expier mes péchés. -- Mes péchés! --

LETTRE LXVII.

Du 30 novembre.

C'en eſt fait, je le vois, mon ſort eſt décidé; tout redouble mes maux, tout marque mon deſtin; aujourd'hui encore. —

Je ſuis allé me promener aux bords de la riviere à l'heure du repas; je n'avois point d'appétit. La campagne étoit ſombre & déſerte, un vent d'oueſt froid & humide ſoufloit de la montagne, des nuages gris & chargés s'avançoient ſur la plaine. J'ai apperçu de loin un homme dans un mauvais habit verd; il erroit parmi les rochers, & paroiſſoit chercher des plantes. A mon approche, il s'eſt retourné, & j'ai vu une phyſionomie intéreſſante, où ré-

gnoit une douleur tranquille ; de beaux cheveux noirs flottoient ſur ſes épaules. -- Que cherchez-vous, mon ami? Je cherche, m'a-t-il répondu avec un profond ſoupir, je cherche des fleurs & je n'en trouve point. -- Mais ce n'eſt pas la ſaiſon. --- Il y a tant de fleurs : j'ai dans mon jardin des roſes & du chevrefeuille de deux eſpeces ; je tiens l'une de mon pere ; elles croiſſent par-tout : je les cherche depuis deux jours, & ne puis les trouver. Il y a auſſi des fleurs là-haut, des jaunes, des bleues & des rouges, & cette centaurée a auſſi une jolie petite fleur, je n'en puis trouver aucune. -- Et que voulez-vous faire de ces fleurs? Il mit ſon doigt ſur la bouche, en ſouriant myſtérieuſement ; ne me trahiſſez pas,

j'ai promis un bouquet à ma maîtresse. --- C'est fort bien fait à vous. -- Elle a bien d'autres choses, elle est fort riche. --- Et cependant elle aime vos bouquets ? -- Oh ! elle a des bijoux & une couronne. -- Qui est-elle ? -- Si les Etats-Généraux me payoient, je serois un tout autre homme. Ah ! il y a eu un tems où j'étois si bien, ce tems n'est plus, je suis maintenant. --- Il a levé vers le ciel un œil humide. --- Vous étiez donc heureux ? --- Hélas ! que ne suis-je encore de même ? j'étois si bien, si gai, aussi content qu'un poisson dans l'eau. --- Henri ! s'est mise à crier une vieille femme qui venoit à nous ; Henri ! où es-tu donc ? Nous t'avons cherché par-tout, viens dîner ! Est-ce là votre fils ? --- Oui, mon

pauvre fils ; le Seigneur m'a envoyé cette affliction. -- Y a-t-il long-tems qu'il est dans cet état ? Il n'y a qu'une demi-année qu'il est si tranquille, & j'en remercie le ciel ; il a été toute une année furieux & enchaîné dans la maison de force ; maintenant il ne fait de mal à personne, mais il ne parle que de rois & d'empereurs. Il étoit d'un fort bon caractere, il aidoit à ma subsistance ; il avoit une belle main : & tout d'un coup il parut mélancolique, prit une fievre chaude, devint furieux, & il est à présent comme vous le voyez. Si je vous racontois, Monsieur. -- J'interrompis tout ce babil, en lui demandant quel étoit ce tems où il se vantoit d'avoir été si heureux ? Le pauvre fou, s'écria-t-elle, avec un sourire de

pitié, c'eſt le tems où il avoit perdu l'eſprit ; il ne ceſſe de le regretter : c'eſt le tems où il étoit enfermé, & abſolument inſenſé. --- Ce fut pour moi un coup de foudre ; je lui mis quelque argent dans la main, & je m'enfuis.

Tu étois heureux, m'écriai-je, en marchant vers la ville à pas précipités ; tu étois comme un poiſſon dans l'eau ! -- Dieu du ciel ! eſt-ce là le deſtin de l'homme ! n'eſt-il heureux qu'avant de poſſéder la raiſon, & après l'avoir perdue ? Tu es malheureux, & j'envie ton ſort ; j'envie le déſordre de tes ſens, tu vas plein d'eſpérance cueillir des fleurs à ta ſouveraine. -- En hiver ! -- Et tu t'affliges de n'en trouver aucune, & tu ne comprends pas pourquoi tu n'en trouve aucune ? & moi. -- Et moi, je

je marche ſans eſpérance & ſans but, & je retourne comme je ſuis venu. -- Tu rêves que tu ſerois un homme d'importance, ſi les Etats-Généraux te payoient; tu es heureux de pouvoir attribuer ton malheur à une puiſſance étrangere. -- Tu ne ſens point, tu ne ſens pas que ta miſere eſt dans ton cœur agité, dans ta cervelle dérangée, & que tous les rois de la terre ne peuvent te rétablir.

Qu'il meure ſans conſolation, celui qui rit du malade qui va chercher dans des ſources éloignées un accroiſſement de maux, & une mort plus douloureuſe; ou qui s'éleve au-deſſus du cœur oppreſſé qui, pour ſatisfaire ſa conſcience, pour diminuer les ſouffrances de ſon ame, fait un pélerinage

en Terre ſainte ! Chaque pas qui déchire ſes pieds dans des chemins non battus, eſt une goutte de baume pour ſon ame agitée, & chaque ſoirée voit ſon cœur plus ſoulagé. -- Oſez-vous nommer cela extravagance, vous qui montez ſur des échaſſes pour y prononcer de grands mots ? -- Extravagance ! -- Oh, Dieu ! tu vois mes larmes ! -- tu nous fis aſſez miſérables : falloit-il encore que tu nous donnaſſes des freres qui nous perſécutent, qui veulent nous priver de toute conſolation, nous enlever la confiance que nous avons en toi, en toi, qui es tout amour ; car c'eſt de toi que nous vient la vigne qui nous conſole, la racine qui nous guérit ? Oui, c'eſt toi qui as placé tout autour de nous le ſoulagement

& la guériſon. -- Pere que je ne connois pas ! Pere qui rempliſſoit autrefois mon ame entiere, mais qui maintenant détourne de moi ſa face ! appelle-moi, parle à mon cœur ! C'eſt en vain que ton ſilence voudroit retarder une ame qui ſoupire après toi ! -- Quel eſt l'homme, quel eſt le pere qui pourroit avoir du reſſentiment contre ſon fils ? s'il paroiſſoit tout-à-coup devant lui & l'embraſſoit en s'écriant : “ me voici, mon pere, pardonnes ſi j'ai abrégé mon voyage,
„ ſi je ſuis de retour avant le terme
„ que tu m'avois preſcrit. Le monde
„ eſt par-tout le même ; peines & travaux, récompenſe & plaiſirs, tout
„ m'étoit indifférent ; je ne ſuis bien
„ qu'auprès de toi ; c'eſt en ta pré-

„ ſence que je veux ſouffrir ou jouir. „ Et toi, Pere céleſte & chéri, banniras-tu un tel homme de ton auguſte préſence ?

LETTRE LXVIII.

Du 1 décembre.

MON ami, cet homme que je t'ai dépeint, cet heureux infortuné, il étoit écrivain du pere de Lucie; il prit pour elle une paſſion malheureuſe, la nourrit, la cacha, enfin la découvrit, fut congédié, & devint ce que je l'ai vu hier. Juge quelle impreſſion ont fait ſur moi ce peu de mots que D... m'a dit auſſi tranquillement que tu les lis peut-être.

LETTRE LXIX.

Du 4 décembre.

C'EN eſt fait, mon cher ami, je ne puis ſupporter mon état plus long-tems: j'étois aſſis près d'elle aujourd'hui; elle jouoit du claveſſin avec une expreſſion que je ne ſaurois te rendre. Sa petite ſœur ajuſtoit ſa poupée ſur mes genoux, des larmes me ſont venues aux yeux, je me ſuis baiſſé, j'ai fixé ſa bague de noces, & mes larmes ont coulé. Tout-à-coup elle s'eſt miſe à jouer cet air favori, cet air divin, qui m'a tant de fois enchanté. J'ai ſenti mon ame conſolée; mais bientôt je me ſuis rappellé le ſouvenir de tout le paſſé, des tems où j'avois entendu le même air. Des douleurs, des eſpérances trom-

pées ; & alors -- je me ſuis mis à marcher à grands pas dans la chambre. J'étouffois. Au nom de Dieu ! ai-je dit enfin en m'avançant près d'elle avec vivacité, au nom de Dieu, ceſſez de jouer cet air-là ; elle s'eſt arrêtée, m'a regardé fixement, & m'a dit avec un ſourire qui a pénétré mon cœur : Werther, vous êtes très-malade, vos mêts favoris ne vous plaiſent plus ; allez, je vous en ſupplie, allez vous repoſer. Je me ſuis arraché d'elle. --- Grand Dieu ! tu vois mes tourmens, tu les termineras !

LETTRE LXX.

Du 6 décembre.

COMME ſon image me pourſuit ! Eveillé, rêvant, toujours elle remplit mon ame. Ici quand je ferme les yeux, ici dans mon cerveau où mes nerfs ſe réuniſſent, ſont fixés ſes yeux noirs. Ici --- je ne puis m'exprimer : mais ſi je ferme mes yeux, les ſiens ſont là devant moi comme une mer, comme un précipice, & occupent les fibres de mon cerveau.

Qu'eſt-ce que l'homme, ce demi-dieu ſi vanté ? les forces ne lui manquent-elles pas au moment même où elles lui ſont les plus néceſſaires ? Et ſoit qu'il nage dans la joie, ſoit qu'il plie ſous le poids de la douleur, n'eſt-

il pas obligé de s'arrêter, de retourner en-arriere à sa premiere existence froide, tandis qu'il aspiroit à se perdre dans l'étendue de l'infini ?

LETTRE LXXI.

Du 8 décembre.

Mon cher ami, je suis dans l'état que doivent avoir éprouvé les malheureux qu'on a cru possédés du démon : souvent il me prend un mouvement extraordinaire ; ce n'est point angoisse, ce n'est point desir, c'est une rage intérieure & inconnue, qui menace de déchirer mon sein, & qui me saisit à la gorge. Malheur ! malheur à moi ! alors je cours, alors je vais errer dans les scenes sombres & lugubres qu'étale cette saison ennemie de l'homme.

Hier au ſoir encore je fus obligé de ſortir de la ville ; on m'avoit dit que le Seyon & les ruiſſeaux des environs s'étoient débordés, & avoient inondé le pied de ces côteaux : j'y courus après onze heures du ſoir. Quel ſpectacle impoſant & lugubre ! la lune étoit cachée ; j'entrevis, au travers de quelques rayons qui s'échappoient, ce torrent qui ſe précipitoit dans le lac ; les rues, les places, toute la ville ſembloit flotter ſur cette petite mer, tourmentée par un vent bruyant; la lune reparut, elle ſe repoſa ſur un nuage noir. Son éclat redoubla le déſordre de la nature ; le vent faiſoit mugir les ondes, & les échos répétoient leurs mugiſſemens. Je friſſonnai, je deſirai, je m'approchai de l'abîme, je tendis les bras, je me baiſſai en ſoupi-

rant, & je me perdis dans l'idée délicieuse d'y précipiter toutes mes souffrances, tous mes tourmens, & d'y rouler avec les flots agités & bruyans. Quoi! tu ne pus détacher tes pieds de la terre, & terminer ainsi tes maux? --- Mon heure n'est pas encote venue; je le sens, mon ami: avec quel plaisir n'aurois-je pas changé de nature, pour m'élancer avec les tourbillons, déchirer les nuées, & tourmenter les flots? Mais un jour peut-être pourrai-je sortir de ma prison, & goûter ces délices.

J'abaissai tristement mes regards sur une petite place où j'avois été assis près d'un arbre à côté de Lucie, après une promenade d'été; elle étoit aussi couverte par les flots. A peine pus-je encore

entrevoir le ſaule. Ah! penſai-je, la prairie, le terrein autour de la maiſon, nos cabinets de verdure, tout eſt ravagé par le torrent, ſans doute : & le ſouvenir des tems paſſés pour toujours entra dans mon cœur. --- C'eſt ainſi que des ſonges retracent au priſonnier qui ſommeille tous les biens qu'il a perdus. Je m'arrêtai. -- Je ne m'en fais point de reproches, j'ai le courage de mourir; -- j'aurois. -- Me voici maintenant comme une vieille femme qui ramaſſe du bois ſec le long des haies, qui mendie ſon pain de porte en porte, pour adoucir, pour prolonger d'une minute ſa triſte & foible exiſtence.

LETTRE LXXII.

Du 17 décembre.

Qu'est-ce donc, mon cher ami ? je m'inſpire moi-même de l'effroi ; mon amour pour elle n'eſt-il pas le plus ſacré, le plus pur, n'eſt-il pas l'amour d'un frere? Mon cœur forma-t-il jamais un vœu criminel? --- Je ne ferai point de ſermens, --- & maintenant des ſonges. --- Oh ! qu'ils avoient bien raiſon, ces hommes qui attribuoient des mouvemens oppoſés à des puiſſances étrangeres ! Cette nuit, je tremble en le diſant, cette nuit je la tenois dans mes bras, je la ſerrois contre mon ſein, & je couvrois de baiſers enflammés ſes levres tremblantes. La volupté ſe peignoit dans ſes

yeux, les miens partagoient leur ivresse. Grand Dieu ! suis - je coupable de sentir en ce moment encore du bonheur à me rappeller vivement ces transports? Oh, Lucie ! Lucie ! ---- C'est fait de moi ; mes sens s'égarent, depuis huit jours je ne suis plus à moi-même, mes yeux sont remplis de larmes : je suis également bien par-tout, & ne suis bien nulle part ; je ne desire rien, ne demande rien. -- Ah ! je ferais beaucoup mieux de partir !

L'ÉDITEUR

AU LECTEUR.

Pour donner une relation ſuivie des derniers jours de notre ami, je me vois obligé d'interrompre le cours de ſes lettres, par un récit dont Lucie, D..., ſon propre domeſtique, & quelques autres témoins m'ont fourni les détails.

La paſſion de Werther avoit inſenſiblement altéré l'harmonie qui régnoit entre les deux époux. La tendreſſe de D... pour ſa femme étoit ſincere, mais calme, & ſubordonnée par degrés à ſes affaires. Il eſt vrai qu'il ne s'avouoit point cette différence entre les jours de l'amant, & ceux de l'époux; mais il ſentoit dans ſon cœur un certain mécon-

tentement des attentions marquées de Werther pour Lucie. C'étoit empiéter ſur ſes droits, c'étoit lui faire de ſecrets reproches. Ce ſentiment augmentoit le chagrin que lui cauſoient des occupations accumulées, embarraſſantes & mal-récompenſées. Les peines qui conſumoient le cœur de Werther, avoient épuiſé les forces de ſon génie ; ſa vivacité, ſa pénétration, ſon commerce devint triſte & languiſſant. Cette diſpoſition devoit naturellement influer ſur Lucie, qui le voyoit tous les jours : elle tomba dans une eſpece de mélancolie, dans laquelle D . . . crut découvrir les progrès d'un penchant pour ſon amant ; & Werther, un chagrin profond du changement de conduite de ſon époux. La défiance des deux amis rendit leur commerce récipro-

que & pénible. D . . . évitoit l'appartement de ſa femme, lorſque Werther y étoit; & Werther, qui s'en apperçut, après quelques vains efforts pour ceſſer de voir Lucie, profita des occaſions où D... étoit occupé. Le mécontentement & l'aigreur des eſprits augmenterent, & enfin D . . . dit à ſa femme aſſez ſéchement, qu'elle devroit, ne fût-ce que pour le public, vivre autrement avec Werther, & ne pas le recevoir auſſi fréquemment.

Environ dans le même tems, la réſolution de quitter ce monde s'étoit fortifiée dans l'ame de l'infortuné jeune homme. C'étoit dès long-tems ſon idée favorite, & ſur-tout depuis ſon retour auprès de Lucie: il l'avoit toujours entretenue; mais il ne vouloit point

commettre

commettre cette action d'une maniere précipitée, ni téméraire; il étoit décidé à ne faire ce pas, qu'en homme bien persuadé, résolu, mais tranquille.

On entrevoit ses doutes & ses combats dans ce fragment qu'on a trouvé sans date parmi ses papiers, & qui étoit, suivant les apparences, le commencement d'une lettre à son ami.

“ Sa présence, son sort, l'intérêt „ qu'elle prend au mien, expriment „ encore quelques larmes de mon cer- „ veau desséché.

„ On releve la toile, on passe de „ l'autre côté, voilà tout! Et pour- „ quoi tous ces retardemens, toutes „ ces craintes. --- Parce qu'on ignore „ ce qu'il y a là derriere, -- & qu'on „ n'en revient point, --- & que notre

» esprit est porté à ne voir que confu-
» sion & ténebres dans ce qui est in-
» certain. »

Le chagrin qu'il avoit essuyé, étant secretaire d'ambassade, ne s'effaça jamais de sa mémoire. Lorsqu'il lui arrivoit d'en parler, ce qui étoit rare, on sentoit aisément qu'il regardoit son honneur comme blessé sans ressources par cette aventure, & qu'il avoit pris du dégoût pour toutes les affaires & occupations politiques. Il se livra donc en entier aux idées singulieres, & aux sentimens répandus dans ses lettres, & à une passion sans bornes, qui dut à la fin consumer tout ce qui lui pouvoit rester de vigueur. L'éternelle monotonie d'un triste commerce avec la femme la plus aimable & la plus aimée, dont il trou-

bloit le repos, ſes chocs, ſes combats, ſes travaux ſans but, ſans deſſein, le pouſſerent enfin à terminer ſes jours.

LETTRE LXXIII.

Du 20 décembre.

Il faut que je parte : je te remercie, mon cher ami, d'avoir relevé ce mot ſi à propos. Oui, ſans doute, il vaut mieux que je parte. Le projet de retourner auprès de vous, ne me plait pas en entier; du moins ferois-je volontiers un détour, ſur-tout vu l'eſpérance où nous ſommes de la gelée & des beaux chemins. Je ſuis charmé que tu veuilles bien venir me chercher; je te prie ſeulement de différer d'une quinzaine de jours, & d'attendre une ſeconde lettre. Il ne faut rien cueillir

avant la maturité, & quinze jours de plus ou de moins font une grande différence. Dis à ma mere qu'elle prie pour ſon fils, & que je lui demande pardon de tous les chagrins que je lui ai cauſés. J'étois deſtiné à affliger ceux auxquels j'aurois du procurer des plaiſirs. Adieu, mon cher, mon très-cher ami! Que toutes les bénédictions du ciel repoſent ſur toi. Adieu!

Le même jour (c'étoit le Dimanche avant les fêtes de noël) Werther fut le ſoir chez Lucie, & la trouva ſeule. Elle étoit occupée à préparer de petites étrennes, qu'elle vouloit diſtribuer à ſes freres & ſœurs la veille de noël. Il ſe mit à parler du plaiſir qu'auroient les enfans, & de l'âge où

l'ouverture de la porte & l'apparition ſubite de l'arbre orné de bougies, de ſucreries & de pommes, cauſoient des tranſports de joie. Vous aurez, dit Lucie, en cachant ſon embarras ſous un aimable ſourire, vous aurez auſſi vos étrennes, ſi vous êtes ſage. — Qu'appellez-vous être ſage, s'écria-t-il? Comment dois-je l'être, comment puis-je l'être, ma chere Lucie? --- C'eſt jeudi ſoir la veille de noël, les enfans viendront, mon pere auſſi, chacun aura ſon préſent, venez-y de même. --- Mais ne revenez pas plus tôt. --- Werther fut vivement frappé. --- Je vous le demande, il le faut, je vous le demande en grace, pour mon repos, pour ma tranquillité. Non, les choſes ne ſauroient reſter plus long-tems ſur ce

pied. -- Il détourna les yeux, parcourut la chambre à grands pas, & murmura entre ses dents : les choses ne sauroient rester plus long-tems sur ce pied! Lucie voyant l'état violent où ces mots l'avoient plongé, cherchoit à le distraire par différentes questions. Mais ce fut en vain. Non, Lucie, s'écria-t-il, je ne vous reverrai plus! -- Pourquoi cela, Werther? Vous pouvez, vous devez nous revoir, seulement avec plus de modération. Oh! pourquoi deviez-vous naître avec cette vivacité, avec cette passion excessive & indomptable pour tout ce qui vous intéresse? Je vous en prie, continua-t-elle, en lui prenant la main, modérez-vous; quelle variété de plaisirs ne vous promettent pas votre génie,

vos lumieres, vos talens? Soyez homme, & détournez ce triste attachement d'une personne qui ne peut que vous plaindre. -- Il grinçoit les dents, & la regardoit d'un air sombre. Elle retint sa main. -- Accordez-moi une minute de tranquillité, Werther; ne sentez-vous pas que vous vous trompez, que vous vous perdez volontairement? Pourquoi donc moi, précisément moi qui appartiens à un autre! Je crains, je crains fort que ce ne soit seulement la difficulté de me posséder, qui rend ce desir aussi vif. -- Il retira sa main de la sienne, en la fixant d'un air farouche. -- Cela est très-bien dit, très-bien dit, s'écria-t-il; D... ne vous a-t-il point fourni cette réflexion? elle est profonde, très-pro-

fonde. -- Chacun peut la faire aiſément ; & quoi ! n'y auroit-il pas dans tout l'univers une femme libre qui pût remplir les vœux de votre cœur ? Prenez ſur vous-même, cherchez-la, & je vous jure que vous la trouverez. Depuis long-tems je redoute pour vous & pour nous, le cercle étroit dans lequel vous vous êtes renfermé : faites un effort ſur vous-même ; un voyage peut, & doit vous diſtraire. Cherchez, trouvez un objet digne de toute votre tendreſſe, & revenez ici goûter avec nous les délices d'une amitié parfaite.

On pourroit, dit Werther, avec un ſourire amer, on pourroit faire imprimer ces paroles pour l'inſtruction de tous les inſtituteurs, ma chere

Lucie ; laiſſez-moi ſeulement encore un peu de repos, & tout ira bien. -- Mais du moins, Werther, ne venez pas avant la veille de noël. -- Il alloit répondre, lorſque D... entra ; Werther & lui ſe ſaluerent froidement, & ſe promenerent par la chambre d'un air embarraſſé. Ils commencerent des diſcours ſans ſuite, qui ceſſerent bientôt. D... demanda compte à ſa femme de quelques commiſſions qu'il lui avoit données ; & ne les trouvant pas faites, lui adreſſa des mots piquans qui percerent le cœur de Werther. Il vouloit ſe retirer, il n'en avoit pas la force, & il reſta dans cette ſituation juſqu'à huit heures. L'aigreur s'augmentoit de plus en plus ; enfin on dreſſa la table, & il prit congé, tandis que D... lui

proposoit assez froidement de rester à souper.

Il revint chez lui, prit la lumiere des mains de son domestique, & monta seul à sa chambre. On l'entendit pleurer, parler avec émotion, se promener à grands pas. Il se jeta enfin tout habillé sur son lit, où son domestique le trouva à onze heures du soir, qu'il hasarda d'*entrer pour lui* tirer ses bottes. Il le laissa faire, & lui défendit de paroître le lendemain avant qu'il l'appellât.

Le lundi matin, vingt-unieme de décembre, il écrivit la lettre suivante, qu'on trouva après sa mort cachetée sur son bureau, & qu'on remit à Lucie. Je vais l'insérer ici par fragmens, comme il résulte par les circonstances qu'elle a été écrite.

“ C’en eſt fait. Lucie, je veux
„ mourir ; je te l’écris de ſang-froid,
„ ſans transports romaneſques : le
„ matin du jour où je te verrai pour
„ la derniere fois ; au moment même
„ où tu lis ces lignes, oh, la meil-
„ leure des femmes ! une froide tombe
„ couvre déjà les reſtes inanimés de
„ l’homme agité, malheureux qui,
„ dans les derniers inſtans de ſa vie,
„ ne connoît point de plus grande
„ volupté, que celle de s’entretenir
„ avec toi.

„ J’ai paſſé une nuit affreuſe ; mais
„ non, une nuit bienfaiſante : c’eſt
„ elle qui m’a déterminé, qui m’a
„ décidé : je veux mourir. Lorſque je
„ m’arrachai hier d’auprès de toi,
„ tous mes ſens étoient dans le plus

» grand tumulte, mon cœur étoit op-
» preſſé, l'eſpérance & l'ombre du
» plaiſir s'étoient enfuis pour toujours
» loin de moi, & un froid glaçant
» entouroit ma malheureuſe exiſtence.
» A peine pus-je gagner ma chambre;
» hors de moi, je me jetai à genoux.
» Grand Dieu! tu m'accordas pour
» la derniere fois la conſolation de
» répandre des larmes ameres. Mille
» idées, mille projets agiterent mon
» ame troublée; enfin, une derniere &
» ſeule penſée s'arrêta, ſe fixa dans mon
» cœur: je mourrai. -- Je me couchai;
» & ce matin, à mon réveil tranquille,
» cette penſée eſt encore là, & remplit
» mon cœur: je mourrai. -- Ce n'eſt
» point déſeſpoir, c'eſt certitude que j'ai
» épuiſé mes maux, que leur terme eſt

„ arrivé, & que je me ſacrifie pour toi.
„ Oui, Lucie, pourquoi le tairois-je?
„ Un de nous trois devoit partir, c'eſt
„ moi qui partirai. Oh, ma chere amie!
„ ſouvent dans ce cœur où régnoit la
„ rage, s'eſt gliſſée l'idée affreuſe -- de
„ maſſacrer ton époux, -- toi, -- moi.
„ -- Il faut donc que je parte. --
„ Quand dans une belle ſoirée d'été tu
„ te promeneras vers la montagne,
„ reſſouviens-toi de moi; rappelle-toi
„ comme tu m'as vu ſouvent monter de
„ la vallée; leve les yeux vers le cime-
„ tiere qui renferme ma tombe, & vois
„ aux derniers rayons du ſoleil comme
„ le vent du ſoir fait ondoyer l'herbe
„ haute qui la couvre. -- J'étois tran-
„ quille en commençant ma lettre; mais
„ en me retraçant vivement tous ces

„ objets , voilà que je pleure comme „ un enfant. „

Vers les dix heures du matin Werther appella ſon domeſtique, & lui dit en s'habillant qu'il partiroit dans quelques jours ; qu'ainſi il devoit mettre ſes habits en ordre : il lui ordonna auſſi de raſſembler ſes comptes, d'aller chercher des livres qu'il avoit prêtés, & de payer pour deux mois les pauvres à qui il faiſoit de petites diſtributions par ſemaine.

Il ſe fit apporter à manger dans ſa chambre, & monta enſuite à cheval pour aller voir M. P. le pere de Lucie, qu'il ne trouva point chez lui. Il ſe promena d'un air ſombre dans le jardin, & paroiſſoit vouloir raſſembler encore pour la derniere fois tous les ſou-

venirs les plus douloureux. Les enfans ne le laisserent pas long-tems en repos, ils le poursuivirent; & tout en sautant autour de lui, lui dirent que quand demain & un autre demain & encore un jour seroient passés, ils recevroient chez Lucie leurs étrennes de noël. & lui raconterent les merveilles que leur promettoit leur petite imagination. Demain, s'écria-t-il, & le lendemain, & un autre jour encore! & il les embrassa tendrement. Il vouloit partir; mais le plus petit l'arrêta pour lui dire à l'oreille que ses freres avoient écrit de beaux complimens de nouvel an, bien, bien grands, un pour le papa, un pour D... & Lucie, & un aussi pour Monsieur Werther, & qu'ils les présenteroient bien matin le premier jour de l'an.

Ce dernier coup le terrassa; il leur donna à tous quelque chose, monta à cheval, les chargea de complimens pour leur pere, & partit les yeux remplis de larmes.

Il revint chez lui vers les cinq heures, & ordonna à son domestique d'entretenir le feu jusqu'à son retour, de mettre au fond du coffre ses livres & son linge, & d'arranger les habits par-dessus; après quoi il écrivit, suivant les apparences, le fragment suivant de sa lettre à Lucie.

« Tu ne m'attends pas : tu crois que » je t'obéirai, & que je ne te reverrai » que la veille de noël ! Oh, Lucie ! » aujourd'hui, ou jamais. La veille de » noël tu tiendras ce papier, tu trem- » bleras,

» bleras, & tu le mouilleras de tes
» larmes : je le veux, je le dois ; que
» je ſuis content d'être décidé !

A ſix heures & demie, il alla chez D... il n'y trouva que Lucie, qui fut très-émue en le voyant paroître. Elle avoit gliſſé à ſon mari dans la converſation, que Werther ne viendroit pas avant la veille de noël. Peu de tems après D... fit ſeller ſon cheval, prit congé d'elle, & partit, malgré le mauvais tems, pour aller chez un Maire du voiſinage, avec qui il avoit des affaires à régler. Lucie ſavoit qu'il renvoyoit depuis long-tems cette viſite, qui devoit le retenir une nuit hors du logis. Elle ſentit la défiance de ſon époux, & ſon cœur fut ſerré.

Seule, affligée, elle ſe retraçoit le paſſé, elle ſe rendoit juſtice ſur ſes ſentimens & ſa conduite, ſur ſa tendreſſe pour ſon époux qui, au lieu du bonheur qu'elle avoit droit d'attendre, commençoit à faire le malheur de ſa vie. Elle penſoit enſuite à Werther, & le blâmoit, ſans pouvoir le haïr. Un penchant ſecret l'avoit attachée à lui dès le commencement de leur connoiſſance; & maintenant, après un ſi long commerce, après avoir paſſé par tant de ſituations différentes, cette impreſſion étoit gravée dans ſon cœur pour jamais: enfin, ſon cœur oppreſſé ſe déchargea par des larmes, & tomba dans une mélancolie douce, où il s'enſevelit de plus en plus. Mais quelle ne fut pas ſon émotion, lorſqu'elle enten-

dit Werther monter l'efcalier, & demander fi elle étoit au logis! Il étoit trop tard pour le refufer, & elle n'étoit pas encore remife de fon trouble lorfqu'il entra. Vous n'avez pas tenu votre parole, s'écria-t-elle. -- Je n'avois rien promis. -- Pour notre repos commun, vous auriez du m'accorder ce que je vous avois demandé. -- Lucie prit le parti d'envoyer chercher quelques-unes de fes amies, pour qu'elles fuffent témoins de la converfation, & dans l'idée que Werther, obligé de les reconduire, partiroit plus tôt. Il lui avoit apporté des livres, elle lui parla de quelques autres, & tint des difcours indifférens en attendant fes amies. Mais le domeftique revint lui rapporter leurs excufes: l'une

étoit retenue par la visite d'une parente, & l'autre, par le mauvais tems.

Ce contre-tems causa d'abord de l'inquiétude à Lucie; mais bientôt le sentiment de son innocence lui inspira une noble confiance : bravant les chimeres que D... pourroit se mettre en tête, sentant la pureté de son cœur, elle rejeta l'idée qu'elle avoit eue d'abord de faire appeller sa femme-de-chambre; & après avoir joué quelques menuets sur le clavessin, pour se remettre de son trouble, elle vint tranquillement se placer sur le sopha à côté de Werther. -- N'avez-vous rien à lire, lui dit-elle? -- Non. -- Ouvrez cette commode, vous y trouverez votre traduction de quelques chants d'Ossian; je ne l'ai point lue encore, j'attendois

toujours que vous puissiez me la lire vous-même ; mais depuis quelque tems, vous n'êtes bon à rien. -- Il sourit, alla chercher le manuscrit, & frissonna en le prenant. Il s'assit, les yeux humides, & commença à lire. -- Après avoir lu pendant quelque tems, Werther parvint à l'endroit touchant où Armin déplore la perte de sa fille bien-aimée.

« Seul, sur la roche que mouilloient
» les vagues, j'entendis les plaintes
» de ma fille ; ses gémissemens étoient
» perçans, & son pere ne pouvoit la
» délivrer. Toute la nuit je restai sur
» le rivage, je la voyois aux foibles
» rayons de la lune, toute la nuit j'en-
» tendis ses cris douloureux. Le vent
» étoit haut, la pluie battoit avec vio-

„ lence contre la montagne : avant
„ que la lumiere parût, ſa voix s'af-
„ foiblit, & elle expira, ainſi qu'ex-
„ pire le vent du ſoir parmi les plantes
„ des rochers. Courbée ſous la dou-
„ leur, ma fille mourut, & laiſſa
„ Armin ſeul. J'ai perdu ma force dans
„ les combats. J'ai perdu l'orgueil
„ d'avoir la plus belle des filles. „

« Quand les tempêtes tonnent ſur
„ les montagnes, quand l'aquilon ſou-
„ leve les flots, aſſis ſur le rivage re-
„ tentiſſant, je fixe le rocher fatal.
„ Souvent, au déclin de la lune, j'en-
„ trevois les ombres de mes enfans
„ qui s'embraſſent, & me regardent
„ triſtement. „

Un torrent de larmes qui coula des yeux de Lucie & ſoulagea ſon cœur

oppressé, interrompit la lecture de Werther; il jeta son papier, saisit la main de son amie, & l'inonda de ses larmes. Lucie s'appuyoit sur l'autre bras, & tenoit un mouchoir devant ses yeux. Tous deux étoient dans la plus violente situation: ils sentoient leur propre malheur, dans le sort de ces infortunés; ils le sentoient ensemble, & leurs larmes se confondoient. Les yeux & les levres de Werther, collés sur le bras de Lucie, l'embrasoient de leur ardeur. Elle frémissoit, elle auroit voulu s'éloigner, la douleur & le plus vif intérêt pesoient sur elle de tout leur poids; enfin, elle respira avec force pour essayer de se remettre, & le pria, en sanglottant, de continuer. Werther tremblant, n'en pouvoit plus, ramassa

le manuſcrit, & lut d'une voix entrecoupée :

“ Pourquoi me réveiller, vent du
„ printems ? tu me flattes, & tu me
„ dis : je t'arroſe de la roſée céleſte.
„ Mais le tems de ma flétriſſure s'ap-
„ proche ; elle s'approche, la tempête
„ qui me dépouillera de mes feuilles.
„ Demain viendra le voyageur ; il
„ viendra, celui qui a vu ma beauté.
„ Son œil me cherchera autour de lui
„ dans la campagne, & il ne me trou-
„ vera plus. „

Toute la force de ces paroles frappa comme la foudre le cœur de l'infortuné Werther : dans ſon déſeſpoir, il ſe précipita aux pieds de Lucie, ſe ſaiſit de ſes mains, les porta à ſes yeux & contre ſon front. Un preſſentiment de

ſon projet, pénetre pour la premiere fois dans le cœur de Lucie ; ſes ſens ſe troublent, elle ſerre ſes mains, les preſſe contre ſon ſein, s'incline vers lui par un mouvement de compaſſion, & ſes joues touchoient les ſiennes. Alors le monde entier diſparoit à leurs yeux; il paſſe ſes bras autour d'elle, la preſſe contre ſa poitrine, & couvre de baiſers de feu ſes levres tremblantes. Werther s'écrioit Lucie, d'une voix étouffée & en ſe détournant; Werther ! & elle repouſſoit ſa poitrine d'une main foible. Werther ! s'écria-t-elle enfin du ton ferme & décidé de la vertu & du ſentimnnt. Il n'y put réſiſter; il s'arracha de ſes bras, & hors de lui, ſe proſterna devant elle. Lucie ſe leva ; & dans un trouble douloureux, d'un

ton mêlé d'amour & de colere : c'eſt la derniere fois, lui dit-elle, Werther vous ne me reverrez plus. Elle jeta un dernier regard de tendreſſe ſur l'infortuné, couru dans ſa chambre, & en barricada la porte. Werther lui tendit les bras, mais il n'oſa la retenir ; il reſta plus d'une demi-heure couché par terre, & la tête ſur le ſopha, juſqu'à ce qu'il entendit du bruit. C'étoit le domeſtique qui venoit couvrir la table ; il ſe promena à grands pas dans la chambre ; & quand il ſe retrouva ſeul, il fut à la porte du cabinet, & dit à voix baſſe : Lucie, Lucie ! un mot encore, ſeulement, un adieu ; elle ne répondit point, il s'arrêta, --- il la ſupplia. --- Et il s'arrêta encore ; alors il s'arracha de cette porte, en

criant : Adieu, Lucie ! Adieu pour jamais !

Werther courut à la porte de la ville ; la garde qui le connoiſſoit, le laiſſa paſſer. La nuit étoit ſombre & humide. Il pleuvoit & il neigoit. Il rentra vers les onze heures du ſoir. Son domeſtique s'apperçut bien qu'il n'avoit pas ſon chapeau, mais il n'oſa rien dire. Il le déshabilla, tout étoit mouillé. On a retrouvé enſuite ſon chapeau ſur une pointe de rocher, où il eſt inconcevable qu'il ait pu grimper impunément dans une nuit auſſi ſombre.

Il ſe coucha, & dormit long-tems. Son domeſtique le trouva qu'il écrivoit, lorſqu'il lui apporta ſon café. Il ajoutoit ce qui ſuit à ſa lettre à Lucie.

Pour la derniere fois donc, pour la derniere fois je r'ouvre mes yeux. Ah! ils ne reverront plus le ſoleil ; un brouillard triſte & épais les couvre. Oui, nature, porte le deuil : ton fils, ton ami, ton amant touche à ſon terme. Lucie! le ſentiment que j'éprouve eſt un ſentiment unique, & rien ne reſſemble cependant plus à un ſonge, que de dire : voici le dernier jour. Le dernier, Lucie! je n'ai point d'idée pour ce mot : le dernier! Aujourd'hui je ſuis debout, j'ai toutes mes forces ; demain, glacé, je ſerai étendu ſur la terre. Qu'eſt-ce que mourir? Oui, nous rêvons quand nous parlons de la mort. J'en ai vu mourir pluſieurs ; mais telles ſont les bornes de notre foible humanité, qu'elle

n'a point d'idée nette du commencement & de la fin de son existence. Maintenant je suis encore à moi. -- Non, non, à toi, oh, la plus chérie des femmes ! & dans une minute --- détaché, séparé ; -- peut-être à jamais. -- Non, Lucie, non ; comment pourrois-je être anéanti ? Comment pourrois-tu l'être ? Nous existons. --- Être anéanti ! --- Qu'est-ce ? C'est encore un mot, un pur son qui ne va point jusqu'à mon cœur. --- Mort ; Lucie ! renfermé dans une fosse si étroite, si froide, si sombre. --- J'eus une amie qui fut tout à ma foible jeunesse ; elle mourut : je suivis son cercueil, je me tins au bord de sa fosse ; quand on descendit ce cercueil, quand j'entendis le sifflement des cordes qui descendoient & remon-

toient, qu'on jeta la premiere pellerée de terre, & que cette terre retentit ſourdement ſur la biere, & toujours, toujours plus ſourdement, juſqu'à ce que tout fût couvert. --- Je me jetai par terre; j'étois ſaiſi, troublé, déchiré; mais je ne ſavois ni ce qui m'arrivoit, ni ce qui devoit m'arriver. -- Mourir, tombeau! je n'entends point ces mots-là.

Pardonnes! pardonnes! hier. -- Ah! cette minute eût du être la derniere de ma vie; pour la premiere fois, le ſentiment le plus délicieux pénétra, embraſa mon cœur: elle m'aime, elle m'aime. Mes levres brûlent encore de ce feu ſacré qu'y y porterent tes levres ardentes. Un nouveau torrent de délices inonde mon cœur. Pardonnes-moi, pardonnes-moi.

Ah ! je ſavois que je t'étois cher, je l'avois vu au premier coup-d'œil animé que tu avois jeté ſur moi ; je l'avois appris la premiere fois que tu m'avois ſerré la main : mais quand j'étois ſéparé de toi, quand je voyois D... à tes côtés, je retombois dans le doute & dans l'agitation.

Te rappelles-tu ces fleurs que tu m'envoyas, lorſque dans une fâcheuſe aſſemblée tu ne pus ni me parler, ni me tendre la main ? La moitiéde la nuit je fus à genoux devant ces fleurs ; elles étoient le ſceau de ta tendreſſe : mais ces impreſſions s'affoibliſſoient bientôt, & s'évanouiſſoient enfin, ainſi que le ſentiment de la grace dans le cœur d'un dévot qui a célébré des myſteres. Tout paſſe ; mais une éter-

nité ne ſauroit éteindre la flamme que je cueillis hier ſur tes levres, la flamme que je ſens en moi. Elle m'aime! Ce bras a étreint ſon corps, ces levres ont tremblé ſur les ſiennes, cette bouche a bégayé ſur ſa bouche : elle eſt à moi. Oui, Lucie, tu es à moi pour jamais!

D... eſt ton époux : & qu'importe? Ce n'eſt que pour ce monde. --- Et ce n'eſt que dans ce monde que c'eſt un péché de *t'aimer*, de *ſouhaiter* de pouvoir t'arracher de ſes bras! C'eſt un péché; eh bien, je m'en punis : je l'ai goûté ce péché, je l'ai goûté avec tous ſes délices. J'ai ſucé un baume qui ranime mon cœur. Dès ce moment tu es à moi; oui, Lucie, tu es à moi : je vais devant; je vais à mon pere & à ton pere; je porterai mes douleurs aux pieds

pieds de son trône, & il me consolera jusqu'à ce que tu arrives. Alors je volerai à ta rencontre, je me saisirai de toi, & je resterai pour toute l'éternité près de toi à la face de l'Être suprême. Je ne rêve point, je n'extravague pas, je vois plus clair près de la tombe. Nous serons, nous nous reverrons, nous verrons ta mere, je la verrai, je la trouverai, & j'oserai lui montrer mon cœur. Ta mere, ton image. »

Vers les onze heures Werther demanda à son domestique si D... étoit de retour; il lui répondit qu'oui, qu'il avoit vu repasser son cheval. Là-dessus il le chargea de lui porter ce billet ouvert.

Faites-moi le plaisir de me prêter vos pistolets pour un voyage. Adieu! portez-vous bien.

La tendre Lucie avoit passé la nuit dans l'agitation & le trouble. Son sang bouillonnoit dans ses veines, des sentimens douloureux déchiroient son cœur. Malgré ses efforts, le feu des embrassemens de Werther s'étoit glissé dans son sein; mais en même-tems l'image des jours de son innocence & de sa tranquillité se retraçoient à elle avec de nouveaux charmes. D'avance elle redoutoit les regards de son époux, & ses questions aigrement ironiques, lorsqu'il apprendroit la visite de Werther. Jamais elle n'avoit dissimulé, jamais elle n'avoit trahi la vérité; & elle

ſe voyoit pour la premiere fois forcée à cette néceſſité : la répugnance, l'embarras qu'elle éprouvoit, groſſiſſoient encore ſa faute à ſes yeux ; & cependant elle n'en pouvoit haïr l'auteur, ni même ſe promettre de ne plus le revoir. Triſte, foible, elle étoit à peine habillée, lorſque ſon mari entra dans ſa chambre : pour la premiere fois ſa préſence lui fut inſupportable ; elle trembloit qu'il ne s'apperçût de ſon inſomnie & des larmes qu'elle avoit verſées ; & cette crainte redoubloit ſon embarras. Elle l'embraſſa avec une vivacité qui montroit plus de trouble & de remords que de véritable joie. D. . . s'en apperçut ; & après avoir ouvert quelques lettres, il lui demanda ſéchement, s'il n'y avoit rien de nouveau,

& s'il n'étoit venu perſonne en ſon abſence. Elle lui répondit en héſitant: Werther a paſſé hier une heure ici. -- Il prend bien ſon tems, dit D... & paſſa dans ſon cabinet. Lucie reſta ſeule un quart-d'heure. La préſence de l'homme qu'elle aimoit & reſpectoit, avoit fait ſur ſon cœur une impreſſion nouvelle; elle ſe rappelloit tous les ſervices qu'il lui avoit rendus, la nobleſſe de ſon caractere, ſon attachement pour elle, & ſe reprochoit de l'en avoir ſi mal récompenſé. Un mouvement inconnu la pouſſoit à aller le joindre; elle prit ſon ouvrage pour travailler dans ſon cabinet, comme cela lui étoit arrivé pluſieurs fois. Elle lui demanda en entrant s'il avoit beſoin de quelque choſe; il répondit que non, & ſe mit

à écrire : elle s'assit pour travailler. D. . . faisoit de tems en tems quelques tours dans la chambre, Lucie lui adressoit alors la parole ; mais il lui répondoit à peine, & retournoit à son bureau. Ce procédé lui causa une douleur d'autant plus amere, qu'elle cherchoit à la cacher, & à retenir des larmes prêtes à couler.

Une heure s'étoit écoulée dans cet état pénible, lorsque l'arrivée du domestique de Werther vint mettre le comble au trouble de Lucie. D. . . . ayant lu le billet, se retourna froidement vers sa femme, & dit : donne-lui les pistolets. -- Je lui souhaite un bon voyage. Ces mots furent un coup de foudre pour Lucie ; elle se leva en chancelant, s'avanca avec lenteur vers

le mur, détacha les piſtolets en tremblant, en eſſuya par degrés la pouſſiere, & auroit retardé plus long-tems encore, ſi un coup-d'œil de D... ne l'avoit obligée de finir. Elle remit donc au domeſtique l'arme fatale, ſans pouvoir proférer un ſeul mot, plia ſon ouvrage, & ſe retira dans ſon appartement, accablée d'une douleur mortelle. Son cœur préſageoit des malheurs funeſtes; quelquefois elle étoit ſur le point d'aller ſe jeter aux pieds de ſon mari, de lui découvrir tout ce qui s'étoit paſſé le ſoir auparavant, de lui montrer ſa faute & ſes preſſentimens. Mais enſuite elle penſoit que ſa démarche ſeroit inutile, & que ſur-tout elle ne pourroit engager D... à aller chez Werther. On ſervit; & une amie

que Lucie retint à dîner, rendit la conversation supportable. On se contraignit, on causa, on raconta, & on s'étourdit.

Werther apprenant que Lucie avoit remis elle-même les pistolets au domestique, les reçut avec transport. Il se fit servir du pain & du vin, envoya dîner son valet, & se mit à écrire.

„ Ils ont été dans tes mains, tu
„ en as ôté la poussiere, je leur donne
„ mille baisers, tu les as touchés. Ah !
„ le ciel approuve & favorise mon
„ projet. C'est toi, Lucie, qui me
„ fournis l'instrument de la mort, &
„ c'étoit de tes mains que je desirois
„ la recevoir, & que je vais la recevoir.
„ J'ai questionné mon domestique, tu
„ tremblois en les lui remettant ; tu

» ne m'as point dit d'adieu. --- Mal-
» heur ! malheur à moi ! point d'adieu.
» --- La minute qui m'unit pour ja-
» mais à toi, m'auroit-elle fermé ton
» cœur ? Lucie, des ſiecles ne peuvent
» éteindre cette impreſſion, & je ſens
» que tu ne peux haïr celui qui brûle
» ainſi pour toi ! »

Après dîner, il fit achever ſon coffre, déchira beaucoup de papiers, & ſortit pour acquitter encore quelques petites dettes. Il revint au logis, & ſortit enſuite de la ville malgré la pluie. Il fut d'abord au jardin du comte, & enſuite plus loin dans la campagne. Il revint à l'entrée de la nuit, & ſe mit à écrire.

„ Mon ami, je viens de voir pour „ la derniere fois les montagnes, les „ forêts & le ciel. Adieu, ma très-chere „ mere, pardonnez-moi ! mon ami, je „ te charge de la consoler. Dieu vous „ bénisse ! j'ai mis ordre à toutes mes „ affaires ; portez-vous bien, nous nous „ reverrons, nous nous reverrons plus „ heureux.

„ Je t'ai mal récompensé, D... & „ tu me pardonnes ; j'ai troublé la „ paix de ta maison, j'ai mis de la „ défiance entre vous. Adieu, je vais „ terminer tout cela ; puisse ma mort „ vous rendre plus heureux ! D... D... „ rends heureuse cette Ange, & que la „ bénédiction du ciel soit sur toi.

Il acheva de mettre ſes papiers en ordre, en déchira, brûla pluſieurs, & en cacheta d'autres à l'adreſſe de ſon ami. Ils contenoient des maximes, des penſées détachées dont j'ai vu quelques-unes. A dix heures, il fit remettre du bois dans ſon poële, & apporter une demi-bouteille de vin. Il renvoya ſon domeſtique, qui, de même que les autres gens de la maiſon, couchoient dans un autre corps-de-logis. Ce domeſtique ſe jeta tout habillé ſur ſon lit pour être plus tôt prêt le lendemain, ſon maître lui ayant dit que les chevaux de poſte ſeroient à la porte avant ſix heures.

Après onze heures.

» Tout eſt ſi tranquille autour de moi,
» & mon ame eſt ſi calme! Je te rends

» graces, ô Dieu, qui m'accordes,
» dans ces dernieres minutes, de la
» chaleur & de la force.

» Je m'approche de la fenêtre, ma
» chere amie : au travers des nuages
» qu'un vent impétueux emporte avec
» rapidité, je vois encore luire quel-
» ques étoiles. Aſtres brillans ! non,
» vous ne tomberez point ; l'Eternel
» porte, vous & moi dans ſon ſein. J'ai
» encore vu la grande Ourſe, la plus
» chérie de toutes les conſtellations ;
» lorſque je ſortois le ſoir de chez toi
» elle brilloit vis-à-vis de ta porte. Avec
» quelle extaſe ne l'ai-je pas ſouvent
» regardée ! ſouvent j'ai élevé mes
» mains vers elle, pour la prendre à
» témoin de ma félicité ! Et encore. ---
» Oh, Lucie ! qu'eſt-ce qui ne me rap-

„ pelle pas ton idée ? Ne m'entoures-
„ tu pas de tous côtés, & n'ai-je pas,
„ ainsi qu'un enfant, rassemblé autour
„ de moi toutes les petites choses que
„ tu as consacrées en les tou-
„ chant ?

„ Profil, qui me fus si cher ! je te
„ le rends, Lucie, & je te prie de
„ l'honorer. J'y ai imprimé des mil-
„ liers de baisers, & je l'ai salué mille
„ fois en rentrant & en sortant de chez
„ moi. „

„ J'ai écrit un billet à ton pere,
„ pour le prier de protéger mon corps.
„ Au coin du cimetiere, du côté qui
„ regarde les champs, sont deux beaux
„ tilleuls ; c'est-là que je souhaite de
„ reposer : il peut le faire, il le fera
„ pour son ami. Joins tes prieres aux

» miennes ; je ne compte pas que de
» pieux chrétiens veuillent faire en-
» terrer leurs cadavres près de celui
» d'un pauvre infortuné. Ah ! je vou-
» drois être déposé dans quelque val-
» lon écarté, ou sur les bords du grand
» chemin, afin que le prêtre & le lévi-
» te puissent lever les yeux au ciel, &
» rendre graces au Seigneur en passant
» près de ma tombe, tandis que le
» Samaritain donneroit une larme à
» mon sort.

» Lucie, je ne frémis point en em-
» brassant le fatal calice qui va me don-
» ner la mort. Tu me les présentes,
» je ne recule pas. Tout, tout est donc
» fini ; voilà donc tous les vœux, tou-
» tes les espérances remplies ! Froid,
» glacé, je vais heurter a la porte d'ai-
» rain de la mort. »

„ Que n'ai-je eu le bonheur de mou-
„ rir pour toi, Lucie, de me dévouer
„ pour toi ! Je mourrois avec coura-
„ ge, je mourrois avec volupté, ſi je
„ pouvois te rendre le repos & le bon-
„ heur. Mais il n'eſt donné qu'à un pe-
„ tit nombre d'hommes diſtingués, de
„ verſer leur ſang pour ceux qui leur
„ étoient chers, & d'augmenter leur
„ félicité par ce ſacrifice. „

„ Je veux, Lucie, être enterré dans
„ les habits que je porte maintenant :
„ tu les as touchés, ils ſont ſacrés. J'ai
„ demandé auſſi cette grace à ton pere.
„ Mon ame plane ſur ma tombe. On
„ ne doit point fouiller mes poches.
„ Ce nœud de ruban roſe qui paroit
„ ton ſein le premier jour que je te
„ vis au milieu de tes enfans, (ces

„ chers enfans, il me ſemble les voir „ ſauter autour de moi ; donne leur „ mille baiſers, & raconte-leur le ſort „ de leur infortuné ami : ah ! comme „ je m'attachai à toi dès ce premier „ moment, ſans avoir pu te quitter „ depuis !) ce nœud de ruban doit être „ enterré avec moi. Tu me le donnas „ à mon jour de naiſſance : comme je „ dévorois tout cela ! Ah ! je ne pré- „ voyois pas que cette route me con- „ duiroit ici ! -- Sois tranquille, je t'en „ conjure, ſois tranquille. --

„ Ils ſont chargés. -- Minuit frappe. „ -- Partons. -- Lucie, Lucie, Lucie ! „ Adieu ! Adieu ! ---

Un voiſin apperçut le feu, & entendit le coup ; mais comme tout reſta tranquille, il n'y penſa plus.

A ſix heures du matin le domeſtique entra dans la chambre avec la lumiere. Il trouva ſon maître étendu par terre baigné dans ſon ſang ; il l'appelle , il l'embraſſe , point de réponſe. Il ne donne plus que quelques ſignes de vie ; le domeſtique court au médecin & chez D. . . Lucie entend la ſonnette ; un tremblement univerſel la ſaiſit ; elle réveille ſon mari ; tous deux ſe levent : le domeſtique en ſanglottant leur apprend ce triſte événement. Lucie tombe ſans connoiſſance aux pieds de D. . .

Quand le médecin arriva auprès de l'infortuné Werther , il étoit encore étendu par terre ; le poulx battoit ; mais la balle entrant au-deſſus de l'œil droit, lui avoit fait ſauter la cervelle. On le ſaigna cependant au bras ; le ſang coula, & il reſpiroit encore.

On

On pouvoit juger par le ſang qu'on voyoit autour du fauteuil, qu'il avoit commis cette action aſſis devant ſon bureau. Il étoit enſuite tombé, & s'étoit roulé autour du fauteuil dans des mouvemens convulſifs. On le trouva couché ſur le dos près de la fenêtre. Il avoit un frac bleu, une veſte jaune & des bottes. Les gens de la maiſon, ceux du voiſinage, & enfin de tous les quartiers de la ville, accoururent bientôt. D... entra : on avoit mis Werther ſur ſon lit, ſa tête étoit bandée, la pâleur de la mort étoit ſur ſon viſage, il râloit encore plus ou moins fortement; on attendoit à chaque inſtant qu'il expirât.

Il n'avoit bu qu'un verre de vin : Emilia Galotti étoit ouverte ſur ſon bureau.

Je ne vous dirai rien de l'accablement de D... ni de l'état de Lucie. --

M. P. accourut à cette nouvelle ; il baisa encore le mourant, en pleurant à chaudes larmes. Ses fils ainés le suivirent à pied de fort près, ils se jetterent à genoux devant son lit dans le plus violent désespoir, & lui baiserent les mains & la bouche. L'ainé qui étoit son favori, ne quitta point ses levres qu'il n'eût expiré. Encore fallut-il l'en arracher par force. A midi, Werther rendit le dernier soupir. La présence de M. P. & ses précautions continrent le peuple ; pendant la nuit, il fit enterrer le corps de Werther dans la place qu'il s'étoit choisie. Lui & ses fils le suivirent ; D... n'en eut pas la force. On craignoit pour la vie de Lucie.

Des manœuvres porterent le corps ; il n'eut aucun convoi.

OBSERVATIONS
DU TRADUCTEUR.

JE fais grace à mon lecteur de nombre d'imitations & d'écrits relatifs à Werther, ainsi que d'une multitude d'éloges & de critiques entassés tant bien que mal dans la foule de journaux, d'almanachs, & de gazettes littéraires dont l'Allemagne est inondée.

On est en général assez févere contre les mauvais écrivains ; mais il est une autre classe d'hommes, classe qui devient tous les jours plus nombreuse, contre lesquels on devroit aussi s'élever : ce sont les mauvais lecteurs ; ces

hommes dont l'esprit peu juste saisit à faux les raisonnemens, dont le cœur vuide & sec est fermé au sentiment, ou qui ne voient qu'à travers d'épais brouillards que forment des préjugés sans nombre. Non contens d'avoir mal lu, ces hommes publient effrontément leurs faux jugemens, s'érigent en guides & en maîtres impérieux. Mais, ce qui est bien plus odieux encore, ils confondent la statue avec l'ouvrier, l'auteur avec son ouvrage. Ils lui attribuent les sentimens qu'il a prêtés à ses acteurs, ils l'attaquent personnellement, & font ainsi tous leurs efforts pour étouffer les talens, pour nous plonger de nouveau dans une honteuse barbarie.

Tous les écrivains dramatiques

étoient-ils donc les plus ridicules ou les plus criminels des hommes? Le peintre d'Achille ne respiroit-il que la vengeance? Est-ce le tendre Virgile qui, sous prétexte d'un ordre du ciel, abandonna l'infortunée Didon? L'honnête Richardson étoit-il un libertin & un séducteur? M. Goethe ne peut, ne doit être à nos yeux que l'éditeur des lettres de Werther; & en cette qualité, il ne s'est point expliqué sur la mort de Werther, il s'est contenté de nous demander des larmes pour un ami infortuné. Il est donc injuste, il est donc absurde de vouloir deviner ses pensées. Ceux qui identifient M. Goethe avec Werther, qui le nomment l'apôtre du suicide, auroient autant de raison d'assurer qu'il s'est cassé

la tête, & de lui ſoutenir, à lui-même, qu'il eſt bien mort.

Loin que l'ouvrage de M. Goethe ſoit un ouvrage nuiſible, il peut être, il ſera, j'eſpere, utile à la ſociété. La néceſſité de combattre dans leur naiſſance les paſſions dangereuſes, eſt une maxime qu'on devra répéter aux hommes auſſi long-tems qu'ils ſeront ſuſceptibles de paſſions. Celui qui aura lu Werther, n'oubliera jamais cette lecture; il ſe la rappellera à l'inſtant critique où il verra une Lucie.

Jeune homme ſenſible! quand tu éprouveras la premiere atteinte de la plus violente des paſſions pour un objet qui ne peut être à toi, tu diras: tel étoit l'état de Werther, le premier jour qu'il vit Lucie. Ah! ſi je revois

cet objet qui porte le trouble dans mes ſens, je l'adorerai tous les jours davantage; bientôt je ſouffrirai les tourmens que Werther éprouva, bientôt la langueur ou le déſeſpoir termineront ma malheureuſe carriere! Ou plus infortuné encore, peut-être la vertu s'éloignera de mon cœur; je chercherai à ſéduire cette femme; & ſi mes efforts ſont vains, je maſſacrerai ſon époux, -- elle-même. -- Fuyons! évitons le crime, ou l'infortune! allons chercher dans d'autres climats l'oubli d'un objet trop dangereux, & la jouiſſance de plaiſirs moins funeſtes!

FIN.

Bayerische Staatsbibliothek München

Ouvrages sur manuscrit.

On trouve chez J. Witel, libraire à Neuchatel, l'Amour, ou *Lettres* d'*Alexis & de Justine*, in-8°. 2 part. 1786. La correspondance de ces deux amans est certainement la production la plus sublime qui ait paru en ce genre. C'est l'ame brûlante, ce sont les transports d'Abailard & d'Héloïse ; c'est la vertueuse, la tendre, la passionnée Julie d'Etange ; c'est l'idolâtre S. Preux ; c'est son cœur aimant, égarant sa raison. La morale en est touchante & pure, le style est digne de son sujet. Qu'on ne croie cependant pas que l'auteur ait dessiné, ait tracé son plan d'après l'inimitable Rousseau : ceci n'est point une fiction. On reconnoîtra aisément que ces lettres ne sont point supposées ; les noms, quelquefois les lieux en font uniquement la partie romanesque.

La précieuse Collection à l'usage des Adolescens & des Hommes faits, qui contient les plus admirables traits d'Histoire & les plus sublimes pensées des Anciens & des Modernes, *in-12*, *deux parties*. 1786.

Bayerische Staatsbibliothek München

Buchbinderei
H. Pantele
8012 Riemerling/Mü